

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

CATON

BOYER, ABEL

Tragédie — 1713

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

JUBA	82 rép.	MARCUS	24 rép.
CATON	66 rép.	LUCIUS	21 rép.
SYPHAX	57 rép.	DECIUS	11 rép.
PORTIUS	54 rép.	PREMIER CHEF DES RÉVOLTÉS	2 rép.
SEMPRONIUS	40 rép.	UN DES CHEFS DE LA RÉ-VOLTE	1 rép.
MARCIE	40 rép.	SECOND CHEF DES RÉVOLTÉS	1 rép.
LUCIE	34 rép.		

Personnages muets & suite : MARCIUS, Soldats

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	29
ACTE III	55
ACTE IV	74
ACTE V	94

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Portius, Marcus.

PORTIUS

L'Aurore s'obscurcit et se couvrant d'affreux Nuages n'amène qu'avec peine le jour fatal, qui doit décider du sort de Caton et de Rome. Oui, Marcus la furieuse discorde semble maintenant n'avoir d'autre objet que de terrasser ce grand homme, pour assouvir sa rage et mettre le comble aux horreurs d'une guerre Civile. César a déjà désolé plus de la moitié de la Terre, et s'aperçoit des vastes ravages que son épée a faits parmi les mortels. S'il n'arrête son bras destructeur, il manquera bientôt d'Hommes pour former des armées, et pour soutenir ses crimes. Dieux ! Quelle horrible désolation l'ambition cause parmi vos ouvrages !

MARCUS

Cher Portius, doué d'une fermeté à toute épreuve, tu peux, d'un oeil tranquille, et dans un point de vue philosophique regarder le crime, la rébellion, la fraude, et César lui-même. Pour moi, je souffre la torture, et je perds la raison, quand je songe à ce fier vainqueur. Toutes les fois que j'entends son nom ; il me remet devant les yeux l'image de Pharsale. Je vois le tyran altier se promener d'un air insultant sur le champ de bataille, jonché des corps

morts des citoyens Romains, et rempli de meurtre et de carnage : je vois les pieds de son cheval fougueux teints de sang patricien. Hé quoi, Portius ! Le Ciel, juste vengeur des crimes, manque-t-il de foudres pour écraser le mortel qui doit sa grandeur à la ruine de sa patrie ?

PORTIUS

Crois-moi, Cher Marcus, une grandeur si impie, est accompagnée de trop d'horreur et de remords pour être l'objet de l'envie : tu vois avec quel éclat les belles actions de notre père percent le nuage épais qui l'environne, et brillent d'un nouveau feu ! Ses disgrâces rehaussent ses vertus, et le couvrent d'une gloire immortelle. Grand dans son infortune, il combat pour la justice, pour la vertu, pour la liberté, pour Rome. Son épée ne frappa jamais que les têtes criminelles ; et son bras vengeur n'est redoutable qu'aux oppresseurs, aux tyrans, et aux usurpateurs.

MARCUS

Personne n'en peut disconvenir : mais enfin que peut faire Caton contre tout un monde, un monde lâche et rampant qui tend le col au joug, et baise la main de César qui le met à la chaîne ? Renfermé dans Utique, c'est en vain que Caton tâche de former un abrégé de la grandeur romaine ; et qu'à couvert d'une garde numide, il dirige une armée et un Sénat, faibles et tristes débris, échappés à de grands combats, dont l'oppresseur remporte seul tout l'avantage. Dieux ! Quand je pense à de telles vertus, accompagnées de tels revers, je ne suis plus maître de ma raison ! Peu s'en faut que le sort de ce cher père ne me tente de renoncer à ses maximes.

PORTIUS

Souviens-toi, Marcus, de ce qu'il nous a dit tant de fois. Les voies du Ciel sont impénétrables aux yeux des mortels ; c'est un labyrinthe où la raison humaine se perd ; elle n'en saurait démêler les détours faits avec un art admirable, ni voir où finit cette confusion apparente, qui n'est que l'effet d'un ordre très régulier. 5

MARCUS

Ce sont là les sentiments d'un esprit calme, et sans inquiétude. Ah ! Portius ! Si tu sentais la moitié des maux qui déchirent mon âme, tu tiendrais sans doute un autre langage. J'aime, Portius, mais j'aime un objet qui n'est point touché de mon martyre, et dont les mépris sont autant de coups de poignard, pour un coeur déjà accablé d'autres soucis. Ah ! Si Lucie voulait enfin répondre à mes vœux !

(À son frère.)

PORTIUS *(à part)*

Hélas ! Tu ignores que ton frère est ton rival ! Mais je te connais trop pour te découvrir ce secret.

Mon cher Marcus, ta vertu est mise à une grande épreuve : rassemble donc toutes tes forces ; appelle à ton secours tout ce que tu tiens de ta naissance ; suis l'exemple héroïque de ton père ; et tâche de surmonter un faible qui n'est que trop naturel à tous les hommes : ce serait là une victoire digne du fils de Caton.

MARCUS

Portius, un conseil que je ne puis suivre bien loin de me soulager, ne fait que me reprocher ma faiblesse. Dis-moi que l'honneur

m'appelle au combat, et qu'il faut affronter la mort en s'élançant dans un gros d'ennemis ; et tu verras que Marcus ne balance pas un moment à suivre les glorieuses traces de son père. La raison est un remède trop faible contre l'amour ; et l'ambition même, cette soif des grandeurs qui maîtrise toutes les autres passions, ne saurait l'éteindre. C'est, pour ainsi dire, une seconde vie, une partie de notre âme ; un feu qui nous anime, et qui se glisse dans toutes nos veines. Ah ! Je ne le sens que trop, je succombe.

PORTIUS

Considérez, mon frère, le jeune Juba, Prince de Numidie. Voyez avec quelle attention il se forme à la gloire, et dompte l'humeur sauvage de son tempérament, pour imiter l'exemple éclatant de notre père. Il aime notre soeur Marcie, et il l'aime éperdument : ses yeux, ses gestes, tout découvre sa passion. Cependant il étouffe le feu qui le dévore ; et lorsque ce feu fait le plus d'effort ¹⁰ pour éclater, le désir de la gloire, et le soin de sa réputation le rendent maître de sa passion, et font qu'il la retient dans le fond de son coeur. Hé quoi ! Un Africain, un fils de Juba, fera-t-il honte au fils du grand Caton, en montrant au monde une vertu inconnue à une âme Romaine ?

MARCUS

Portius, brisons là-dessus. Vos Paroles me piquent jusqu'au vif. Quand est-ce que Juba, ou que Portius même, a montré plus de vertu, ou plus d'ardeur pour la gloire que moi ?

PORTIUS

Marcus, je connais assez ton coeur généreux ; je sais que la moindre étincelle d'honneur suffit pour l'embraser.

MARCUS

Un frère doit compatir à ce qu'un frère souffre.

PORTIUS

Le Ciel m'est témoin que j'y compatis : vois mes yeux baignés de larmes. Ah ! Que ne peut mon coeur se découvrir à ta vue ! Cher Marcus, tu verrais que je partage les maux que tu souffres.

MARCUS

Pourquoi donc m'accables-tu de reproches, au lieu de soulager par des soins obligeants et des sentiments de tendresse ?

15

PORTIUS

Ah ! Cher Marcus, si je pouvais calmer tes inquiétudes, et adoucir tes peines, sois persuadé que je le ferais, aux dépens même de ma vie.

(Il sort.)

MARCUS

Ô le meilleur des Frères et le meilleur des Amis ! Excuse, je t'en conjure, un esprit malade, qui est le jouet des Passions ; et qui tantôt s'élève agité par de furieux transports ; et qui tantôt s'abat, et retombe dans le calme. Mais Sempronius paraît ; je ne veux pas qu'il soit témoin de ma faiblesse.

SCÈNE II

Sempronius, Portius.

(À Portius.)

SEMPRONIUS *(à part)*

Le succès d'une conspiration dépend de la prompte exécution, et le retardement est toujours dangereux dans ces sortes d'entreprises. Mais que fait Portius en ces lieux ? Le flegme de ce jeune homme ne me revient pas. Il faut que je dissimule, et que ma langue trahisse mon cœur.

Cher Portius, que je vous embrasse ! Encore une fois embrassons-nous, pendant que nous sommes libres. Peut-être que si nous remettions à demain à nous entredonner ces marques d'amitié, nous pourrions l'un et l'autre n'embrasser qu'un esclave. Peut-être que le soleil qui nous éclaire aujourd'hui, est le dernier qui éclairera la liberté romaine.

PORTIUS

Mon père assemble ce matin dans ce Lieu son petit Sénat Romain, tristes restes de Pharsale, pour voir s'il y a encore quelque moyen d'arrêter le Torrent qui entraîne la ruine de Rome, et de ses Dieux ; ou s'il faut enfin abandonner l'Univers à la Fortune de César. 20

SEMPRONIUS

Toute la pompe et toute la grandeur de Rome ne sauraient donner à son Sénat plus d'éclat que la présence de Caton. Ses vertus rendent notre assemblée majestueuse. Elles impriment une espèce de terreur semblable à celle que la religion inspire ; et font trembler César même à la tête d'une armée enflée de ses victoires. Ah ! Mon

cher Portius, si je pouvais appeler ce grand homme du nom de père ; si votre soeur Marcie voulait bien être sensible aux vœux de votre ami, je pourrais me dire le plus heureux de tous les mortels !

PORTIUS

Hélas ! Sempronius, est-ce le temps de parler d'amour à Marcie, lorsque la vie de son père est dans un danger si éminent ? Ce serait, à peu près, vouloir faire sa cour à une vestale qui tremble à la vue du feu sacré qui va s'éteindre.

SEMPRONIUS

Plus je considère les merveilles de ta race, et plus je suis ravi en admiration. Cher Portius, fais attention à ce que tu es ! Tout le Monde a les yeux sur le Fils de Caton : le mérite de ton père te donne en Spectacle à l'Univers, et expose au grand jour ou tes vertus, ou tes Défauts.

(Il sort.)

PORTIUS

Je te sais bon gré de me faire apercevoir que je m'amuse ici dans un temps si précieux. Je me retire : et pendant que le Sénat délibérera sur les suites de la guerre, je vais relever le courage abattu des soldats, et leur inspirer l'amour de la liberté, et le mépris de la vie. Je vais étaler à leurs yeux l'intérêt de la Patrie, et tâcher de ranimer ce qui reste encore en eux de Romain : la fortune ne dépend pas des mortels : mais faisons plus, Sempronius, rendons-nous dignes de ses faveurs.

SCÈNE III

SEMPRONIUS

Jeune rêveur ! Il veut imiter son père, et se pique de parler par sentences comme lui. Mais d'où vient que le vieux Syphax ne paraît pas encore en ces lieux ? Son esprit Africain le rend assez propre au mal ; mais il est un peu lent, et a besoin d'être suffisamment aiguillonné, et tenu en haleine. Caton m'a maltraité : il a refusé d'accorder sa fille Marcie à mes vœux les plus ardents ; d'ailleurs, les revers qu'il a essuyés de puis la bataille de Pharsale, ne laissent rien à espérer à mon ambition : au lieu que les bonnes grâces de César, qui comble ses amis de bienfaits, peuvent m'élever aux grandeurs, et aux premières dignités de Rome. Si je livre Caton, j'ai droit, pour récompense, de demander sa fille comme ma captive. Mais voici Syphax.

SCÈNE IV

Syphax, Sempronius.

SYPHAX

Sempronius, tout est prêt pour notre dessein : j'ai sondé mes Numides, et je les trouve tous disposés à la révolte. Ils se plaignent d'une commune voix de la sévère discipline de Caton, et n'attendent que le Mot pour changer de maître.

SEMPRONIUS

Crois-moi, Syphax, il n'y a point de temps à perdre. Au moment même que nous parlons le vainqueur s'avance à grands pas, et déjà il nous talonne. Ah ! Tu ne connais guère l'activité de César, et tu ignores avec quelle rapidité il va de conquête en conquête. En vain

la nature oppose des monts et des mers à son passage ; il franchit tous ces obstacles, et triomphe en courant. Les Alpes et les Pyrénées s'aplanissent sous lui ; et impatient de combattre, il poursuit sa route malgré les vents, les flots, et les orages. Un jour de plus, et tu le verras foudroyer nos murailles. Mais, dis-moi, as-tu gagné le jeune Juba ? Ce serait un surcroît de services qui te rendrait encore plus agréable à César, et qui t'attirerait de plus grandes faveurs.

SYPHAX

Il est perdu, Sempronius, et perdu sans ressource : il n'a la tête remplie que des vertus de Caton. Cependant je vais retourner à la charge, car je l'attends ici à tout moment ; et je tâcherai de vaincre les dures maximes de bonne foi et d'honneur, et les autres rêveries, qui ont corrompu son naturel africain, et infecté son esprit.

SEMPRONIUS

Fais valoir auprès de lui tous les motifs que tu croiras capables de l'attirer. Le père de Juba n'étant plus, la soumission de ce prince rendrait César maître de l'Afrique, et de la moitié de la zone torride.

SYPHAX

Mais, Sempronius, est-il bien vrai que votre Sénat s'assemble aujourd'hui ? Dieux ! Soyez circonspect. Caton a des yeux perçants ; et il pourrait démêler nos trames, si nous ne les couvrons d'un voile épais.

30

SEMPRONIUS

Cher Syphax, repose-toi sur moi. J'enveloppe mes desseins secrets dans le transport et dans la passion, qui selon moi, est le masque le plus sûr. Je tonnerai pour Rome et pour ma patrie, et je ferai reten-

tir le Sénat d'invectives contre César. L'Hypocrisie calme et modérée est un vieux tour tout usé. Pour bien tromper, il faut se parer d'un beau zèle, accompagné de rage, et de fureur.

SYPHAX

Vraiment, vous êtes capables de faire des leçons aux vieillards, et d'enseigner la fraude aux rusés Africains.

SEMPRONIUS

Encore un coup, sers-toi de toute ton adresse pour gagner Juba. Cependant je vais pratiquer nos soldats romains, pour les porter à la révolte, et fomenter leurs mécontentements, jusqu'à ce qu'il éclatent tout à coup, et se déchargent sur Caton. Souviens-toi, Syphax, qu'il faut se dépêcher. Songe bien aux moments inquiets que l'on passe depuis qu'on a formé cette conspiration, jusqu'à ce qu'on l'ait conduite à l'instant de son exécution. Espace terrible, et plein d'horreur, où la mort s'offre à nos yeux de toutes parts ! À chaque parole qu'on profère, on croit prononcer sa condamnation ; nos pensées mêmes nous effarouchent, et nous causent des alarmes, jusqu'à ce qu'on ait frappé le coup fatal.

SCÈNE V

SYPHAX *(seul)*

Je vais encore tâcher de ramener ce jeune obstiné, et de lui faire secouer le joug de Caton. Le temps presse. César est prêt à fondre sur Nous. Mais voici Juba, qui vient à propos.

SCÈNE VI

Juba, Syphax.

JUBA

Syphax, je suis bien aise de te rencontrer seul : j'ai observé depuis peu que tu as le visage abattu, et l'air sombre et rêveur : dis-moi je t'en conjure, quels noirs chagrins te froncent le sourcil, et te donnent un regard effaré à la vue de ton prince ? 35

SYPHAX

Je n'ai point l'art de déguiser mes sentiments : et je ne saurais avoir l'air riant et serein, lorsque j'ai le coeur serré de douleur. Je ne suis pas encor assez Romain pour cela.

JUBA

Pourquoi parles-tu en des termes si peu respectueux des maîtres de l'univers ? Ne vois-tu pas que toutes les nations se soumettent à leur puissance, et reconnaissent la supériorité de leur vertu ? Est-il un peuple dans les déserts de l'Afrique, parmi nos rochers, et nos sables brûlants, qui ne tremble au seul Nom de Rome ?

SYPHAX

Quel avantage a ce peuple altier sur vos fiers Numides ? Décoche-t-il une flèche avec plus de force et d'adresse ? Le javelot dardé par une main romaine vole-t-il avec plus de vitesse et frappe-t-il plus sûrement ? Qui est-ce qui égale nos légers Africains à dompter le cheval fougueux, et à le rendre souple et maniable ? Ou qui comme eux, fais ranger en bataille l'éléphant chargé de combattants, et de milliers de Traits ? Voilà, mon Prince, voilà des vertus en quoi votre Zama ne le cède point à Rome ?

JUBA

Ce ne sont là que des vertus inférieures ; des avantages qui ne consistent que dans la force du corps. Une âme romaine attache sa vue à des objets bien plus grands et plus relevés. Elle fait son étude de civiliser les hommes grossiers, d'introduire la politesse parmi les barbares, et de les retenir par le frein des lois ; de dompter les peuples sauvages ; de cultiver leur esprit par la sagesse, et la discipline ; et de faire fleurir les arts Libéraux, qui font les charmes et la félicité de la vie civile. De telles vertus donnent du relief, et de l'éclat à la nature humaine, épurent l'âme, et mettent nos barbares au rang des hommes.

SYPHAX

Dieux ! Je ne suis plus Maître de moi-même. Excusez, Seigneur, le transport d'un vieillard : mais après tout, à quoi tendent ces Vertus admirables, cette Politesse Romaine, et ces manières civiles qui rendent l'homme doux et traitable ? Servent-elles à autre chose qu'à déguiser nos passions ; à apprendre à notre visage à trahir nos sentiments, à retenir les saillies de l'âme ; à supprimer les mouvements du cœur ; et à lui interdire tout commerce avec la langue ? Enfin, à nous métamorphoser ; et à faire que nous ne soyons pas tels que la nature et les Dieux nous ont faits naître ?

JUBA

Pour te fermer la bouche. Jette les yeux sur Caton ! C'est là où tu pourras voir à quel faite de grandeur divine les vertus romaines élèvent un mortel. Uniquement occupé à faire du bien, à dispenser la Justice, il n'a d'attention et d'inquiétude que pour ses Amis ; et, sévère à lui-même, il néglige sa propre conservation ; il se refuse le sommeil, le repos et les aliments, il combat contre la soif, la faim, et la fatigue ; et lorsque la fortune lui offre toute la pompe et tous les

plaisirs qu'il pourrait souhaiter, son austère Vertu lui fait rejeter les vains appas du faste et de la volupté.

SYPHAX

Croyez-moi, Seigneur, il n'est point d'africain qui traverse nos vastes déserts de Numidie, à la poursuite des bêtes, et qui vive de la proie dont il est redevable à son arc et à ses flèches, qui ne pratique mieux toutes ces vertus tant vantées. Il doit ses repas à la fortune de la chasse. Il étanche sa soif dans le courant d'un ruisseau, qu'il trouve dans son chemin. Il fatigue le jour, et à l'approche de la nuit, il se couche sur un agréable gazon que la nature lui présente, où bien il repose sa tête sur un rocher. Après avoir goûté le doux sommeil jusqu'au retour de l'aurore, il se lève frais et vigoureux ; se remet à chasser ; et si dans cette nouvelle journée il attrape de quoi faire un autre repas, et rencontre une eau vive dont il n'a pas encore goûté, il bénit son Destin, et se croit aussi heureux que ceux qui vivent dans le luxe.

JUBA

Syphax, tes préjugés ne te permettent pas de distinguer les vertus que l'on doit à l'ignorance, de celles qui sont l'effet du choix et de la raison ; ni de remarquer, en quoi un héros diffère d'une bête brute. Mais supposé qu'il y ait des hommes qui méprisent la volupté, et ce qui peut flatter les sens ; où trouvera-t-on un Mortel qui soutienne les revers du sort, et qui soit grand et majestueux dans l'adversité comme Caton ? Ciel ! Avec quelle constance et quelle fermeté d'âme, il triomphe dans les disgrâces ! Avec quelle force il porte le poids des infortunes, et bénit les Dieux qui mettent sa Vertu à l'épreuve !

SYPHAX

Ce n'est que vanité, pure vanité, et enflure de coeur. C'est, si je ne me trompe, ce que les Romains appellent Stoïcisme. Si le Roi votre père n'avait pas eu une si fausse idée de la vertu romaine, et du parti de Caton, le fil de ses jours n'eût pas été tranché par la main d'un vil esclave ; et ses troupes égorgées qui mordent à présent la poudre, couvertes d'hideuses blessures, ne seraient pas la proie des corbeaux et des vautours de la Numidie.

JUBA

Pourquoi t'ouvres-tu une si cruelle blessure dans mon coeur ? Je ne saurais retenir mes larmes au nom d'un père si cher. 45

SYPHAX

Plût au Ciel que vous voulussiez profiter des malheurs de ce cher père ?

JUBA

Que veux-tu que je fasse ?

SYPHAX

Que vous abandonniez Caton.

JUBA

Une telle perte me ravirait un autre père.

SYPHAX

Je vous entends, Seigneur, je vois bien le noeud qui vous retient ; il vous tarde de l'appeler du nom de père. Les attraits de Marcie 50

captivent votre coeur, et vous attachent à Caton. Je ne m'étonne plus, si tout ce que je puis vous dire, ne fait aucune impression sur votre esprit.

JUBA

Syphax, ton zèle devient importun : jusqu'ici je t'ai permis de lui donner une libre carrière ; mais apprends désormais à le retenir ; et à ne pas le laisser émanciper au-delà des bornes que je lui prescris.

SYPHAX

Seigneur, le Roi votre père ne m'a jamais traité de la sorte : hélas ! Il n'est plus ! Mais pouvez-vous jamais oublier avec quelle tendresse, quelle affection, et quels regrets il vous embrassa, et vous donna des bénédictions réitérées, en vous disant les derniers adieux ? Pour moi j'en conserverai toujours le doux et triste souvenir, qui tour à tour me comble de joie et de douleur. Ce bon Prince, les yeux trempés de larmes, et me serrant la main, me dit en poussant un grand soupir, Syphax, je t'en conjure, aie soin de mon Fils ? Sa douleur et ses sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

JUBA

Hélas ! De quelle manière pourrai-je m'acquitter de ce que le devoir et la reconnaissance exigent de moi envers un si bon père, dont je chérirai toujours la mémoire ?

SYPHAX

En faisant attention à ses conseils.

JUBA

Il me chargea de suivre les tiens, et de déférer à tes sentiments.
Ainsi je te permets de me reprocher mes défauts avec la dernière
sévérité, et de donner une libre carrière à tes transports ; et je 55
t'assure que j'écouterai tes remontrances sans la moindre émo-
tion, et avec la dernière tranquillité.

SYPHAX

Hélas ! Mon Prince, je ne songe qu'à vous conduire à un port assu-
ré.

JUBA

J'en suis persuadé : mais dis-moi comment ?

SYPHAX

Évitez le sort qu'ont tous les ennemis de César.

JUBA

Mon père a toujours dédaigné de le faire.

SYPHAX

Oui, et il lui en a coûté la vie. 60

JUBA

J'aime mieux périr, et périr mille fois ; que de blesser mon honneur.

SYPHAX

Dites plutôt votre amour.

JUBA

Syphax. Je t'ai promis de t'écouter avec tranquillité : mais pourquoi veux-tu me forcer à avouer une flamme que j'ai étouffée pendant longtemps, et que je voudrais encore cacher ?

SYPHAX

Seigneur, il est difficile de dompter l'amour, mais on peut aisément faire diversion à ses forces. Peut-être que l'absence contribuerait à votre guérison ; ou qu'un autre objet, en allumant une nouvelle flamme dans votre Coeur, y éteindrait celle qui vous consume aujourd'hui. Les dames de la Cour de Zama ont des attraits bien plus vifs que les Romaines, et le soleil qui roule son char sur leurs têtes, et les éclaire de plus près, leur communique plus de feu, et leur donne plus de coloris : mon Prince, si vous étiez auprès d'elles, vous oublieriez bientôt les beautés fades du septentrion.

JUBA

Ce ne sont point les traits du visage, le teint, ou le coloris que j'admire. La beauté n'a que des attraits passagers, qui se ternissent à mesure qu'ils deviennent familiers aux yeux d'un amant, et qui enfin ne font aucune impression. La vertueuse Marcie semble n'avoir rien de commun avec son sexe ; non seulement elle est douée d'une beauté divine ; mais ses charmes sont rehaus-⁶⁵sés et épurés par une grandeur d'âme, par une sagesse sans affectation ; et par la sainteté des mœurs, l'âme de Caton brille dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions ; mais la douceur qui règne sur son visage, son air riant et ses manières engageantes et gracieuses, tempèrent la sévérité des vertus de son père.

SYPHAX

Ah ! Que vous vous plaisez à vous étendre sur ses louanges ! Mais, Seigneur, je vous en conjure, faites réflexion.

JUBA

Ah ! Syphax ; n'est-ce pas là Marcie elle-même, qui s'avance vers nous, avec la belle Lucie, sa chère compagne ? Que mon coeur est ému à la vue de ce divin objet ! Je t'en prie, Syphax, laisse-moi un moment.

(Il sort.)

SYPHAX *(à part)*

Que le ciel les confonde ? Une Femme va d'un coup d'oeil défaire tout ce que je viens de tramer.

SCÈNE VII

Juba, Marcie, Lucie.

JUBA

Vivez charmante fille, dont la beauté adoucit les horreurs de la guerre ! Votre vue dissipe tous mes ennuis ; je me sens pénétré d'une joie secrète, et j'oublie pour un moment l'approche de César.

MARCIE

Prince, je serais fâchée que ma présence diverte votre attention de ce qui la demande toute entière, et que vous puissiez songer à 70
autre chose qu'aux armes, pendant que l'ennemi Victorieux, en-

core tout fumant de carnage, nous menace de si près, et vous appelle au champ de bataille.

JUBA

Ah ! Divine Marcie, permettez-moi d'espérer que vos vœux m'y accompagneront ! Cette flatteuse pensée m'inspirera une nouvelle ardeur, et donnant plus de force à mon bras et à mon épée, je terrasserai un gros d'ennemis.

MARCIE

Mes vœux et mes prières accompagneront toujours les amis de Rome, ceux qui combattent pour la cause glorieuse de la vertu, et ceux, enfin, qui l'approbation des dieux et de Caton.

JUBA

Pour me rendre digne de vos soins pieux, j'aurai incessamment votre illustre père devant les yeux ; et je tâcherai d'imiter dans toutes mes actions, les éclatantes vertus, pour avoir part à sa gloire.

MARCIE

Jamais mon père dans un temps comme celui-ci, n'a perdu en paroles des moments si précieux.

(Il sort.)

JUBA

Vos reproches, aimable et vertueuse fille, ne sont que trop justes : je vole à mes soldats pour animer leurs courages languissants, en leur étalant la vertu de Caton. Lorsque je les mènerai au combat, et que les deux armées rangées en bataille, seront prêtes à en ve-

75

nir aux mains, votre idée sera toujours présente à mon esprit ; et dans le fort du choc et de la mêlée je ne songerai qu'aux belles actions qui doivent couronner celui qui aspire à l'estime de Marcie.

SCÈNE VIII

Lucie, Marcie.

LUCIE

Ma chère Marcie, tu es trop sévère : comment as-tu pu faire des reproches si durs à ce généreux prince, et avec tant de rudesse rebutter un amant qui te chérit plus que sa propre vie ?

MARCIE

C'est pour cela même que j'ai voulu l'éloigner : son air, sa voix, son coeur généreux, tout parle en sa faveur d'une manière si touchante, que je ne me sens pas assez de force pour soutenir sa présence.

LUCIE

Pourquoi veux-tu combattre une passion si agréable, et refuser ton coeur à tant de charmes ?

MARCIE

Quoi, Lucie, voudrais-tu que je m'abandonnasse à des douces rêveries, et à la tendresse, au moment que la vie de Caton est en danger ? César vient armé de fureur et de vengeance, et sa foudre n'a d'autre objet que la tête de ce cher père. Ne dois-je pas être entièrement occupée de ces justes alarmes ?

LUCIE

Pourquoi, en butte, comme je suis, à tant de chagrins et de malheurs, n'ai-je pas la même fermeté d'âme que toi pour les soutenir ? Hélas ! La Nature m'a donné un coeur si tendre, et si susceptible de douces passions, qu'il est, tour à tour, en proie à la pitié et à l'amour.

MARCIE

Ma chère Lucie, personne ne s'intéresse plus que moi à tout ce qui te touche : ainsi tu peux te décharger sur moi de tes ennuis les plus secrets ; et me dire qui c'est, qui livre ce doux combat à ton coeur ?

LUCIE

Je ne dois pas rougir en les nommant, puisque je te dirai que ce sont les frères de Marcie, et les fils de Caton.

MARCIE

Ils te regardent l'un et l'autre des mêmes yeux que leur soeur, et ils m'ont souvent fait confidence de leur passion, mais dis-moi, lequel des deux a le plus de part dans ton estime. Je brûle d'impatience, et je crains, en même temps, de l'apprendre.

LUCIE

Pour lequel des deux fais-tu le plus de voeux ?

MARCIE

Ni pour l'un ni pour l'autre, et cependant pour les deux : ces chers frères partagent également la tendresse et les souhaits de leur soeur : mais duquel des deux Lucie a-t-elle fait choix ? 85

LUCIE

Ma chère Marcie, ils tiennent tous deux un haut rang dans mon estime ; mais celui qui a la préférence dans mon coeur. Ah ! Pourquoi veux-tu que je le nomme ? Tu sais que l'Amour est une passion aveugle et bizarre, qui a des penchants et des dégoûts dont on ne saurait rendre raison.

MARCIE

Ma Chère, je t'en conjure, tire-moi de l'embarras où je suis ; et dis-moi lequel de mes deux frères je dois désormais appeler heureux ?

LUCIE

Si c'était Portius, pourrais-tu blâmer mon choix ? Ô Portius tu t'es rendu maître de mon coeur. Dieux ! Avec quelle flatteuse et agréable tendresse il sait aimer, et pousser des soupirs ! Avec quelle sincérité, quel agrément, et quelle noble douceur il explique ses généreux sentiments ! Pour Marcus, il est un peu trop bouillant : il n'exprime ses feux que par des transports ; et ses plaintes amoureuses sont si vives et si passionnées, que je ne saurais l'entendre parler sans une espèce de crainte, accompagnée de frissonnement.

MARCIE

Ah ! Comment peux-tu avoir tant de rigueur pour lui ? Hélas ! Ma chère Lucie, tu ne sais pas jusqu'à quel excès il t'aime. Toutes les fois qu'il parle de toi, son coeur est embrasé : son âme semble s'envoler à chaque parole qu'il profère, et ses sentiments, ses pensées et ses regards ressemblent à ceux d'un homme qui n'est plus maître de sa raison. Jeune Infortuné ! Ah ! Lucie, que ton indifférence va élever de furieuses tempêtes dans son coeur ! Hélas ! J'en crains de fâcheuses suites.

LUCIE

Tu sembles prendre son parti contre ton frère Portius.

90

MARCIE

Aux Dieux ne plaise. Si Portius était l'amant malheureux, j'aurais pour lui la même pitié.

LUCIE

Jamais un tendre coeur a-t-il senti les alarmes dont le sien est agité ! Portius lui-même verse souvent des larmes devant moi, comme s'il pleurait le malheur de son rival ; et me prie de ne pas découvrir les mouvements et le penchant de mon coeur : tant il craint les tristes effets que cela pourrait causer dans l'esprit de Marcus.

MARCIE

Il sait trop bien qu'il prend d'abord feu ; et il ne voudrait pas plonger ce cher frère dans le désespoir : c'est pourquoi il attend un temps plus heureux, et des moments plus favorables.

LUCIE

Hélas ! Ce n'est que trop tard que je m'aperçois que je me suis engagée dans un labyrinthe de malheurs et de chagrins, où je ne vois point de fin ; et que je suis née pour troubler la famille de ma chère Marcie, et pour semer la discorde parmi des frères ! Ô pensée accablante, et qui perce mon âme de douleur !

MARCIE

Ma chère Lucie, n'augmentons pas nos douleurs par d'inutiles regrets, mais laissons aux Dieux immortels à disposer de notre Sort.

95

Le Ciel peut dissiper les nuages affreux qui nous menacent, et nous amener des jours heureux : à peu près de même qu'un pur ruisseau, qui étant troublé par la chute des torrents impétueux, et des pluies orageuses, s'éclaircit peu à peu, et s'épure à mesure qu'il court ; jusqu'à ce qu'enfin le tranquille cristal de ses eaux réfléchit l'image des fleurs qui couronnent ses bords, et nous peint un ciel azuré et serein.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Le Sénat assemblé.

SEMPRONIUS

Grâces aux Dieux immortels, Rome vit encore dans ce Sénat ! Souvenons-nous que nous sommes les amis de Caton ; et agissons en hommes dignes de porter ce titre.

(Les Trompettes sonnent.)

LUCIUS

Caton sera bientôt en ces lieux, pour nous informer lui-même du sujet de cette Assemblée. Mais le voici qui vient : puissent les dieux tutélaires de Rome diriger ses conseils !

CATON ENTRE *(et prend sa place)*

Pères conscrits, l'approche de César est la cause et le sujet de cette assemblée : Rome attend son sort de nos délibérations. Il s'agit de savoir de quelle manière nous devons nous comporter à l'égard de cet homme altier et ambitieux ! La fortune se déclare pour lui, et autorise ses forfaits : Pharsale l'a rendu maître de Rome ; l'Égypte a ensuite subi le joug, et le Nil reconnaît ses lois. Qu'est-il besoin

de vous retracer l'image de la défaite de Juba et de la mort de Scipion ? Les sables brûlants de la Numidie fument encore de sang : il est temps de résoudre quelle conduite nous devons tenir. L'ennemi vient à vous à grands pas, et semble nous envier les stériles déserts de la Libye. Pères conscrits, expliquez vos sentiments : êtes-vous encore dans la résolution de vous défendre, jusqu'à la dernière extrémité ? Ou votre courage succombera-t-il enfin, et voulez-vous céder au temps, et à la mauvaise fortune. Sempronius, quel est votre avis ?

SEMPRONIUS

J'opine pour la guerre, Dieux ! Un Sénat romain peut-il balancer un moment à choisir de l'esclavage ou de la mort ? Non, non, armons-nous promptement, et avec ce qui nous reste de troupes, allons fondre tête baissée sur l'ennemi, et percer ses fières et épaisses légions : peut-être que quelque main, conduite par les Dieux immortels, plongera le poignard dans le sein de l'usurpateur, et brisera les fers de l'Univers. Allons. Pères conscrits, allons : c'est Rome qui demande notre bras. Allons venger ses Citoyens cruellement égorgés, ou partager leur sort. Les corps morts de la moitié du Sénat engraisent les champs de la Thessalie, pendant que nous délibérons, si nous sacrifierons notre vie à la gloire et à la liberté, ou si nous la passerons dans la servitude ? Que la honte n'anime votre courage. Les mânes de nos collègues qui ont péri à Pharsale, semblent nous montrer leurs plaies, et nous appeler au combat. L'ombre du grand Pompée nous reproche notre lenteur, et celle de Scipion erre parmi nous et demande d'être vengée.

CATON

Sempronius, qu'un excès de zèle et d'ardeur ne vous emporte pas hors des bornes de la raison : la véritable grandeur d'âme paraît ¹⁰⁰ dans les exploits que la justice autorise, et que la sagesse

conduit ; tout ce qui est au-delà, n'est que folle témérité, et fureur. Ne sommes-nous pas responsables de la vie de ceux qui combattent pour Rome ? Si nous les menions inconsidérément à la boucherie, les gens désintéressés n'auraient-ils pas sujet de dire, qu'à notre mort nous avons sacrifié mille vies pour illustrer notre chute, et donner de l'éclat à notre ruine ? Lucius, dites, je vous prie, votre avis.

LUCIUS

J'avoue que je penche pour la paix. Nos discordes n'ont déjà fait que trop de veuves et d'orphelins : la Scythie en pleurs gémit de nos guerres criminelles ; et les régions les plus reculées se voient déniées d'Habitants par les animosités de Rome : il est temps de mettre bas les armes, et d'épargner les restes du genre humain. Ce n'est point César, pères conscrits, ce sont les Dieux mêmes qui se déclarent contre nous, et qui rendent nos efforts vains et inutiles. C'est se raidir contre les décrets du Ciel que de braver l'ennemi, lorsqu'on n'a d'autres armes à lui opposer que le désir de la vengeance et le Désespoir. Nous avons déjà donné assez de preuves de notre amour pour la patrie ; il est temps d'en donner de notre soumission aux ordres des immortels. Ce n'est pas pour venger nos injures particulières, que nous avons pris les armes, mais pour délivrer la République : ce motif cessant, elles deviennent inutiles. Le même amour de la patrie, qui nous les avait données, nous les arrache des mains ; et nous apprend à avoir de l'horreur pour le sang romain répandu sans fruit. Nous avons déjà fait tout ce que des hommes pouvaient faire : et si la chute de Rome est inévitable, le Ciel et la Terre rendront témoignage à notre innocence.

SEMPRONIUS À PART À CATON

Ce langage, et ce dehors de modération, cachent souvent la trahison. Je crois entrevoir quelque chose Caton, ayez l'oeil sur Lucius, et tenez-vous sur vos gardes.

CATON

Ne faisons paraître ni témérité, ni défiance : la valeur qui passe les justes bornes devient férocité, et lorsque la peur s'empare des esprits de ceux qui délibèrent sur les affaires publiques, elle est aussi pernicieuse que la trahison même. Évitions l'une et l'autre de ces extrémités : Pères conscrits, je ne vois pas que nos affaires soient encore désespérées et sans ressource. Nous sommes couverts de bons boulevards ; et nos murailles renferment des troupes accoutumées à la fatigue et aux chaleurs d'Afrique. Derrière nous est le vaste Royaume de Numidie, qui n'attend que l'ordre de son jeune prince pour prendre les armes. Puisqu'il nous reste quelque espérance, ne nous défions pas des Dieux immortels ; mais du moins, attendons que César soit à nos portes, avant que de nous rendre. Nous aurons toujours assez de temps pour demander des chaînes, et pour reconnaître un maître. Pourquoi hâterions-nous la chute de Rome. Non, non, ménageons jusqu'au dernier moment de sa liberté. Par là nous serons encore libres pendant un jour : et j'en atteste le ciel, selon moi un jour, que dis-je, une heure de liberté, vaud mieux qu'une éternité dans les fers.

MARCUS VIENT SUR LE THÉÂTRE

Pères conscrits, il n'y a qu'un moment qu'étant à mon poste à la garde de la porte, un héraut est arrivé du camp de César, et avec lui le vieux Decius chevalier romain. On lit son impatience dans ses yeux, et il demande à parler à Caton.

(Marcus sort.)

CATON

Vous permettez, Pères conscrits, qu'on le fasse entrer. 105
Decius a été autrefois lié d'amitié avec moi ; mais d'autres vues,
d'autres intérêts ont rompu ces noeuds, et l'ont attaché à César.
Peut-être que son message contribuera à nous déterminer.

DECIUS *(vient sur le Théâtre)*

César salue Caton.

CATON

S'il pouvait envoyer le salut aux amis égorgés de Caton, il serait
bien reçu, tes ordres ne portent-ils pas de t'adresser au Sénat ?

DECIUS

Je n'ai affaire qu'avec Caton. César voit les extrémités où vous êtes
réduits, et comme il connaît le grand mérite de Caton, il tremble
pour sa vie, et s'intéresse à sa conservation.

CATON

Ma vie dépend du destin de Rome ; dis-lui que s'il veut sauver
Caton, il épargne sa patrie. Dis à ton dictateur, que Caton mé- 110
prise une vie, que César a le pouvoir d'offrir.

DECIUS

Rome et ses sénateurs se sont soumis à César : les capitaines, et les
consuls qui arrêtaient ses conquêtes, et qui lui refusaient des

triomphes, ne sont plus. Pourquoi Caton ne veut-il pas être ami de César ?

CATON

Pour les mêmes raisons que tu viens d'alléguer.

DECIUS

Caton, j'ai ordre de vous parler en ami. Faisons attention, je vous en conjure, à l'orage qui menace votre tête et qui est prêt à éclater. Cédez à la nécessité, acceptez la paix que César vous offre, et vous conserverez le rang glorieux que vous tenez dans votre patrie. Rome en rendra des actions de grâces au Ciel, et vous regardera comme le second des mortels.

CATON

Brisons là-dessus. Caton ne saurait vivre à de telles conditions.

DECIUS

César n'ignore pas vos Vertus, que dis-je, il les admire, et met votre vie et votre amitié à un si haut prix, qu'il souscrira volontiers aux conditions que vous dicterez vous-même. 115

CATON

Dis-lui qu'il congédie les légions ; qu'il rétablisse la Liberté de la République, et qu'il soumette ses actions à la censure et aux décrets du Sénat. Cela fait, il peut conter sur l'amitié de Caton.

DECIUS

Caton, tout le monde applaudit à votre sagesse ; mais...

CATON

Je ferai encore plus : quoique la voix de Caton n'ait jamais servi à justifier les coupables, ni à pallier les crimes, je monterai moi-même sur la tribune, et je haranguerai le peuple romain, pour tâcher d'obtenir la grâce de César.

DECIUS

Un tel langage ne convient qu'à un vainqueur.

CATON

Un tel langage convient à un Romain.

120

DECIUS

Qu'est-ce qu'un romain ennemi de César ?

CATON

Il est plus grand que César : il est ami de la vertu.

DECIUS

Considérez, Caton, que vous êtes dans Utique, à la tête d'un faible débris du Sénat, et que vous ne tonnez plus dans le Capitole, appuyé des suffrages de tous les Romains.

CATON

C'est à César à considérer ce qui nous a obligés de nous retirer ici ; et que c'est son épée qui a affaibli le Sénat, et l'a réduit au triste état où il se trouve. Tu es ébloui du faux éclat des triomphes et des victoires de César ; mais si tu le regardais dans un véritable point de vue, tu le verrais noirci de meurtres, de trahison, de sacrilège, et

de crimes que je ne saurais nommer sans horreur. Je sais que tu me regardes comme un homme accablé de malheurs, et perdu sans ressources : mais j'en atteste les Dieux ! Je ne voudrais pas pour mille mondes être César.

DECIUS

Est-ce là la réponse que Caton envoie à César, pour tous les soins
généreux, et pour les offres de son amitié ? ¹²⁵

CATON

Les soins qu'il a pour moi, sont les effets de son arrogance et de son orgueil, homme présomptueux ! Les Dieux ont soin de Caton. Si César veut montrer de la grandeur d'âme, dis-lui, qu'il emploie ses soins pour les amis que j'ai ici avec moi, et qu'il fasse un bon usage d'un pouvoir mal acquis, en protégeant des gens qui valent beaucoup mieux que lui.

(Il sort.)

DECIUS

Votre courage indompté vous fait oublier que vous êtes homme ; et vous fait courir à votre perte. Je n'ai plus rien à dire. Hélas ! Que de larmes le récit de cette triste ambassade va faire verser à Rome !

SEMPRONIUS

Caton, nous te remercions. Le génie immortel de Rome parle par ta bouche, et ton âme ne respire que la liberté. César frémira au récit des paroles que tu viens de proférer, et tremblera au milieu de ses triomphes.

LUCIUS

Le Sénat reconnaît qu'il est redevable à Caton, qui avec tant de grandeur d'âme a soin de nos vies, pendant qu'il néglige sa propre conservation.

SEMPRONIUS

Ce n'est pas pour cela que Sempronius le remercie. Lucius paraît amoureux de la vie ; mais qu'est-ce que la Vie ? Est-ce marcher, respirer, et contempler le soleil ? Non, non, c'est être libre. La Liberté perdue, la vie devient un fardeau accablant ; ah ! Ciel, si en mourant je pouvais plonger le poignard dans le sein de César, et venger ma patrie ; que la mort me serait douce, et avec quel excès de joie je quitterais la vie !¹³⁰

LUCIUS

D'autres pourraient servir leur patrie avec autant d'ardeur et de zèle, sans pourtant marquer tant de transport.

SEMPRONIUS

La modération est sans doute une grande vertu ; dans les tièdes défenseurs de la patrie.

CATON

Sempronius, que cela n'aille pas plus loin : nous sommes tous amis de Rome, et amis communs. N'affaiblissons pas encore par nos divisions, un parti, qui n'est déjà que trop faible.

SEMPRONIUS

Caton, je sacrifie mes ressentiments à Rome. Je me tais.

CATON

Pères conscrits, il est temps de prendre quelque résolution.

135

LUCIUS

Caton, nous sommes tous de votre avis. La conduite de César a convaincu le Sénat, qu'il faut se défendre, jusqu'à ce que nous soyons obligés de capituler.

SEMPRONIUS

Nous devons nous défendre jusqu'au dernier moment de notre vie ; mais, Caton, mon suffrage se soumet à la voix du Sénat.

(Le Sénat se sépare.)

CATON *(se levant)*

Eh bien, pendant que notre liberté et notre sort sont encore dans un état douteux, remplissons l'espace incertain de nos vies, de fermeté, d'amitié, de courage romain, et de toutes les vertus dont les hommes sont capables, afin d'obliger le Ciel même à avouer, que nos jours devaient être prolongés. Pères conscrits, je vous laisse. Le jeune prince Numide s'avance, pour apprendre nos résolutions.

SCÈNE II

Caton, Juba.

CATON

Juba, le Sénat a résolu de demeurer armé, et de faire tête à César, jusqu'à ce que le temps fasse naître quelque occasion favorable.

JUBA

Cette résolution est digne du Sénat romain. Mais, Caton, accordez à un jeune homme un moment d'attention, et daignez écouter ce que j'ai à vous dire. Lorsque le Roi mon père m'ordonna, quelques jours avant sa mort, de marcher à Utique, comme s'il eût pressenti sa triste fin, et lorsque sa douleur lui permit de parler, mon fils, dit-il, quelque sort qu'ait ton père, demeure attaché à Caton. Il t'élèvera à la vertu, et à la gloire. Profite de ses préceptes, et tu éviteras les malheurs, ou du moins tu apprendras à les supporter avec grandeur d'âme.

CATON

Ton père était un digne prince, il méritait un meilleur sort ! Mais le Ciel en a disposé autrement.

JUBA

Hélas ! Lorsque je pense au triste sort de ce cher père, je ne saurais retenir mes larmes, même devant le grand et magnanime Caton.

CATON

Tes larmes sont pieuses, et justes, et tu n'en dois pas rougir.

JUBA

Mon père s'attirait le respect des nations étrangères ; les rois d'Afrique recherchaient son alliance : et à l'exemple de ses voisins, des princes qui, à ce que la renommée raconte, règnent au-delà des sources inconnues du Nil, dans des régions reculées, de l'autre côté du soleil, tâchaient de l'avoir pour ami. J'ai souvent vu leurs ambassadeurs chargés de présents, et accompagnés d'une nombreuse Suite, remplir le palais royal de Zama.

CATON

Je n'ignore pas la grandeur de ton père.

145

JUBA

Je ne fais pas ce récit pour vanter la grandeur de mon père ; mais pour indiquer à Caton de nouvelles alliances. Ne ferions-nous pas mieux de quitter cette ville d'Utique, de faire prendre les armes à la Numidie, et de rechercher l'appui des puissants amis de mon père ? S'ils connaissaient Caton, les plus éloignés de ces rinces feraient marcher à son secours une multitude de combattants, dont les visages noirs, et basanés augmenteraient les horreurs de la guerre, et imprimerait de la terreur.

CATON

Et crois-tu que Caton puisse se résoudre à fuir devant César ? Et que comme Hannibal, il soit jamais réduit à errer en Afrique, et à mendier du secours de royaume en royaume ?

JUBA

Peut-être, Caton, que mes soins sont trop empressés ; mais je voudrais tâcher de conserver une vie si chère. J'ai le coeur percé de douleur, quand je vois tant de vertu accablé sous le poids de tant de malheurs.

CATON

Je suis obligé à ton coeur généreux. Mais sache, jeune Prince, que la véritable vertu s'élève au-dessus de ce que le monde appelle malheurs et infortunes. Ce ne sont point des maux : car s'ils l'étaient, ils ne seraient jamais le partage des gens de bien, et des favoris du Ciel. Les Dieux, dans leur sage providence, forment autour de nous

des tempêtes qui fournissent aux hommes l'occasion de ramasser toutes leurs forces, et qui demeurent ensevelies dans le calme de la vie.

JUBA

Je suis ravi, lorsque j'entends vos divins discours : je brûle de l'amour de la vertu : et toutes les facultés de mon âme n'aspirent ¹⁵⁰ à autre chose.

CATON

Si tu aimes les vertus laborieuses, les veilles, l'abstinence, et la fatigue, tu peux les apprendre de Caton ! Tu apprendras de César ce que c'est que la fortune !

JUBA

La meilleure fortune qui puisse arriver à Juba, dépend entièrement de Caton.

CATON

Qu'est-ce que Juba vient de dire ? Ses paroles m'embarrassent.

JUBA

Permettez-moi de les rappeler : elles me sont échappées, et ne portaient sur rien.

CATON

Jeune Prince, dis-moi ce que tu souhaites, et ne me déguise pas tes sentiments. ¹⁵⁵

JUBA

Ils sont téméraires, permettez que je les cèle.

CATON

Qu'est-ce que Juba peut demander, et que Caton peut lui refuser ?

JUBA

Je tremble de le dire Marcie partage toutes les vertus de son père.

CATON

Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

JUBA

Caton, vous avez une fille.

160

(Il sort.)

CATON

Adieu, jeune Prince : je ne voudrais pas t'entendre proférer une parole, qui pût diminuer l'estime que j'ai conçue de toi. Souviens-toi que la main du Ciel est appesantie sur nous, et qu'il demande la sévérité dans tous nos sentiments. Il me faut maintenant parler d'autre chose que de fers ou de victoire ; de liberté, ou de mort.

SCÈNE III

Syphax, Juba.

SYPHAX

Que vois-je ? Mon Prince, vous voilà dans le trouble et dans la confusion ! Il semblerait à vous voir, que vous ayez été réprimandé par quelque sévère philosophe.

JUBA

Syphax, c'est fait de moi !

SYPHAX

J'en suis persuadé.

JUBA

Je suis perdu dans l'esprit de Caton.

165

SYPHAX

Et dans celui de tout le monde.

JUBA

Je lui ai fait connaître ma faiblesse, et mon amour pour Marcie.

SYPHAX

Ah ! Sans doute Caton est un homme très propre pour être dépositaire d'un secret amoureux !

JUBA

Ah ! J'en ai tant de regret, que j'ai envie de percer ce coeur qui a trahi ma faiblesse ! Il n'y a jamais eu de mortel si malheureux que Juba ?

SYPHAX

Hélas ! Mon Prince que vous avez changé depuis quelque temps ! Je vous ai vu autrefois devancer le lever du soleil pour battre le fort du tigre, ou pour chercher le lion dans son repaire affreux. Dieux ! Quelle joie éclatait sur votre visage, lorsque vous l'aviez lancé ! Je vous ai vu dans le plus fort de la chaleur de la canicule, ¹⁷⁰ le chasser jusqu'à ce que l'ayant réduit aux abois, vous l'attaquiez à coups d'épieu, et méprisant les furieuses atteintes de ses griffes, vous terrassiez ce fier ennemi écumant de rage, et couvert de larges blessures !

JUBA

Je t'en prie, ne me parle plus de cela.

SYPHAX

Quelle joie avait le bon Roi votre père de vous voir soupeser les pattes de la bête que vous aviez fait garnir d'or, et jeter sur vos épaules ses velues dépouilles !

JUBA

Tous tes contes de vieillard sont hors de saison, et n'ont aucun agrément pour moi, dans la situation où je suis : Dieux ! Caton indigné et Marcie perdue sans espoir de retour !

SYPHAX

Jeune Prince, je pourrais vous donner un bon avis : Marcie pourrait être encore à vous.

JUBA

De quelle manière, mon cher Syphax ?

175

SYPHAX

Juba commande les braves Numides, montez sur des coursiers qui ne peuvent souffrir le frein, et qui sont plus vite que les vents. Vous n'avez qu'à dire le mot ; et nous enlèveront cette belle.

JUBA

Des pensées si noires peuvent-elles monter au coeur d'un homme ? Voudrais-tu abuser de ma jeunesse, et me porter à faire une action qui flétrirait mon honneur ?

SYPHAX

Dieux ! Peu s'en faut que je ne m'arrache les cheveux de vous entendre parler de la sorte. Honneur n'est qu'une belle idée, qui n'existe que dans l'imagination, et qui par ses vains appas séduit les jeunes Gens sans expérience, et en leur faisant poursuivre des ombres et des chimères, les plonge dans des maux réels.

JUBA

Voudrais-tu dégrader ton prince, et en faire un scélérat et un ravisseur ?

SYPHAX

Les ancêtres de ces hommes tant vantés, et dont vous admirez tant les vertus, n'étaient que de tels scélérats. Un ravissement a jeté les fondements de cette Rome immortelle, la terreur des nations, dont le vaste Empire renferme tout ce que le soleil éclaire. 180
Vos Scipions, vos Césars, vos Pompées, et vos Catons, ces Dieux de la terre, que sont-ils, que l'engeance impure du viol des Sabines ?

JUBA

Syphax, je crains que tes cheveux gris ne couvrent une tête remplie de noires trames, et de complots Africains.

SYPHAX

En vérité, mon Prince, vous n'avez pas encore assez étudié les hommes pour les connaître : jeune comme vous êtes, vous admirez les élans de l'enflure d'une âme romaine, les saillies de Caton, et les transports extravagants de sa vertu.

JUBA

Si la science du monde rend un homme perfide, puisse Juba rester toujours dans l'ignorance !

SYPHAX

Allez, vous êtes jeune.

JUBA

Juste Ciel ! Puis-je entendre et souffrir un tel langage ! Va, tu n'es qu'un vieux traître. 185

SYPHAX (*à part*)

J'ai poussé l'affaire trop loin.

JUBA

Caton saura ta lâche perfidie.

(*À Juba.*)

SYPHAX (*à part*)

Il faut que j'apaise cette tempête, ou que j'y perde la vie.
Jeune Prince, regardez, je vous en conjure, ces cheveux qui ont
blanchi sous le casque, au service de votre père.

JUBA

Tes cheveux blancs ne mettront pas ton insolence à couvert.

190

(*À part.*)

SYPHAX

Faut-il qu'une parole, qui échappe à un infirme vieillard, renverse
tout le mérite de ce qu'il a fait dans la vigueur de son âge ? Est-ce
là la récompense d'une vie que j'ai passée à votre service !
J'enrage. Avec quelle fierté il m'écoute !

JUBA

Est-ce parce que le trône de mes ancêtres n'est pas rempli, et que la
couronne de Numidie est encore chancelante, que tu as l'audace
d'insulter ton Prince ?

SYPHAX

Pourquoi me percez-vous le coeur par de tels reproches ? Le vieux Syphax ne vous suit-il pas à la guerre ; nonobstant la faiblesse de son bras, ne charge-t-il pas sa tremblante main de javelots, et ne couvre-t-il pas d'un casque son front ridé ? À quoi est-ce qu'il aspire ? A-t-il d'autre ambition que de verser pour votre défense le peu qui lui reste de sang ?

JUBA

Syphax, brisons là-dessus. Je ne veux plus t'écouter.

195

SYPHAX

Quoi ! Ne plus m'écouter ! Lorsqu'on attaque ma fidélité envers mon Prince, envers le fils du Roi mon maître ? Mon Prince peut prononcer l'arrêt de ma mort, et m'ôter l'usage de la parole ; mais pendant que je vis, je ne saurais demeurer dans le silence, et traîner une vie languissante dans son indignation.

JUBA

Tu ne connais que trop bien le faible de mon coeur. Je te crois fidèle à ton Prince.

SYPHAX

Quelle preuve plus éclatante en pouvais-je donner ? Je me suis offert de me prêter à une action que je déteste au fond de mon coeur, pour vous rendre maître de l'objet de votre amour, à quelque prix que ce fût.

JUBA

N'avais-tu autre chose en vue ? J'avoue que j'ai été trop prompt.

SYPHAX

Et pour cela seul, vous m'avez traité de traître.

200

JUBA

Tu te trompes, sans doute : je ne t'ai pas traité de la sorte.

SYPHAX

Pardonnez-moi, mon Prince, vous m'avez appelé traître ; et de plus, vous m'avez menacé de vous plaindre de moi à Caton ? Quelles plaintes, Seigneur, pouvez-vous porter à Caton ? Si ce n'est que Syphax vous aime avec trop d'ardeur, et qu'il est prêt à sacrifier sa vie, que dis-je, son honneur même pour vous servir ?

JUBA

Syphax, je sais que tu m'aimes ; mais certainement tu as porté trop loin ton zèle pour ton Prince. L'honneur est un devoir sacré : c'est une loi supérieure aux Rois mêmes ; c'est une perfection qui caractérise les âmes nobles ; et qui soutient et fortifie la vertu, lorsqu'elle se rencontre dans le même sujet ; où qui du moins fait que ceux qui n'ont pas la vertu même, tâchent de l'imiter : en fin l'honneur est ce qu'il y a de plus respectable parmi les hommes, et l'on ne doit jamais y donner la moindre atteinte.

SYPHAX

Par le Soleil qui nous éclaire, je suis charmé de vous entendre parler de la sorte, quoi que vos paroles soient autant de reproches

pour moi. Hélas ! J'avais cru ingénument jusqu'ici qu'un zèle aveugle et officieux pour le service de son Prince, était le seul motif qui devait faire agir un sujet, et la passion qui devait enflammer, ou plutôt éteindre toutes les autres. Heureux les peuples qui conservent leur honneur en remplissant les mêmes devoirs qui les attachent à leur souverain !

JUBA

Syphax, je commence à te reconnaître dans ce discours. La Numidie est devenue le mépris des nations par sa perfidie : et la foi punique est notée d'infamie, et a passée en proverbe, pour trahison, et mauvaise foi. Syphax faisons nos efforts pour ôter l'opprobre de notre patrie, et pour rétablir sa réputation. 205

SYPHAX

Seigneur, vos sages discours me font verser des larmes de joie. Si jamais vous portez la couronne de votre père, les préceptes de Caton rendront la numidie heureuse et florissante.

JUBA

Syphax, que je t'embrasse. Oublions l'un et l'autre ce qui s'est passé, et qui n'est que l'effet ou de la chaleur de la jeunesse, ou de l'humeur chagrine de la vieillesse : ton Prince connaît ton mérite, et a de l'estime pour toi. Si jamais le Sceptre me tombe en partage, tu peux compter que tu seras la seconde personne de mon royaume.

SYPHAX

Seigneur, vous m'accablez de bontés, et je ne me sens pas de joie.

(Il sort.)

JUBA

Adieu, Syphax : je vais chercher l'occasion de me remettre bien dans l'esprit de Caton. Je préfère l'approbation de ce grand homme à l'admiration de toute la Terre.

SCÈNE IV

SYPHAX *(seul)*

Les jeunes gens sont également prompts à faire un affront, et à l'oublier. Les vieillards font tout le contraire. Vieux Traître ! Jeune Étourdi, ces paroles pourraient te coûter bien cher. J'avais 210 encore quelque folle tendresse pour toi, mais c'en est fait, je la bannis pour jamais. César je suis absolument à toi.

SCÈNE V

Syphax, Sempronius.

SYPHAX

Eh bien ! Sempronius, le Sénat de Caton a résolu de soutenir le siège, avant que de se rendre.

SEMPRONIUS

Syphax, nous avons été toi et moi sur le bord du précipice. Lucius s'est déclaré pour la paix, et un ambassadeur est venu de la part de César, pour offrir des conditions honorables à Caton. S'ils se soumettaient avant l'exécution de notre dessein, nous serions l'un et l'autre enveloppés dans la ruine générale, et absorbés dans un commun naufrage.

SYPHAX

Dans quelle assiette est Caton ?

SEMPRONIUS

N'as-tu jamais vu, comme le mont Atlas demeure immobile, et porte sa cime orgueilleuse dans la nue, pendant que l'orage gronde sous sa tête, et que les vagues de l'océan viennent se briser à ses pieds ? Tel cet homme superbe. Son âme altière soutient avec une fermeté inébranlable les atteintes du sort, et s'élevant au-dessus de sa mauvaise fortune, regarde César avec mépris.

SYPHAX

Mais quel est cet ambassadeur ?

215

SEMPRONIUS

Je l'ai pratiqué adroitement ; et j'ai trouvé le moyen de faire savoir à César que Syphax et Sempronius sont de ses amis. Mais que je t'interroge à mon tour Juba est-il enfin déterminé ?

SYPHAX

Oui, mais c'est en faveur de Caton : j'ai tout mis en usage pour tâcher de le gagner : je me suis servi de raisons, de prières, de caresses ; je me suis emporté, je me suis radouci ; je lui ai représenté que sa sûreté, sa vie, son intérêt, enfin tout ce qu'il avait de plus cher, devait le porter à suivre mes conseils ; mais je n'ai rien avancé ; il n'a de l'attention que pour Caton.

SEMPRONIUS

Eh bien, n'importe, nous ferons nos affaires sans lui ; il fera une assez jolie figure dans un triomphe, et marchant devant le char du vainqueur, sa bonne mine brillera aux yeux des dames romaines. Mais à propos, Syphax, je me flatte que tu as entièrement abandonné les intérêts de Juba, et que tu ne serais pas fâché que je possédasse Marcie.

SYPHAX

Je souhaite au contraire de tout mon coeur qu'elle soit à vous.

SEMPRONIUS

Syphax, j'aime cette belle, et je l'aime malgré moi-même ; je fais tout ce que je puis pour me détacher de ce charment objet, et je 220
n'en saurais venir à bout.

SYPHAX

Assure-toi de la personne de Caton, livre Utique, et César ne te refusera pas si peu de chose ; mais tes troupes sont-elles disposées à la révolte ?

SEMPRONIUS

Tout est prêt pour notre dessein. Les chefs des factieux sont à nous, et ils ne cessent de souffler le murmure et le mécontentement aux soldats. Ils ne s'entretiennent que de leurs pénibles marches, de leurs longues fatigues, de leurs travaux, de la faim et de la soif qu'ils ont soufferts ; et ils disent hautement qu'ils ne veulent plus endurer ce mélange bizarre de philosophie et de guerre. Dans moins d'une heure ils vont donner assaut au Sénat.

SYPHAX

Eh bien ! En attendant je m'en vais exercer mes troupes Numides dans la grande place pour les tenir en haleine, et être à portée de te seconder. Je sens par avance un secret plaisir, lorsque je me représente le regard affreux de votre inébranlable Caton, lorsque inopinément il verra l'orage fondre sur lui de toutes parts. Ainsi dans nos vastes déserts de Numidie, lorsque l'ouragan impétueux forme un furieux tourbillon dans les airs, et enlève des plaines entières de sable, le voyageur éperdu, voit d'un oeil effaré le stérile désert qui s'élève autour de lui, et demeure enseveli sous la poudre qui l'a suffoqué.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Marcus, Portius.

MARCUS

Je rends grâce au Ciel, de ce que dans le cours d'une vie remplie de traverses, j'ai du moins trouvé un ami : la nature, par son influence secrète, m'a donné un penchant pour Portius, et m'a porté à l'aimer, avant même que je connusse son mérite, et après l'avoir connu, ce qui n'était qu'instinct, est devenu parfaite amitié.

PORTIUS

Cher Marcus, ce que le monde appelle amitié, n'est la plupart du temps qu'une société criminelle, ou tout au plus qu'une faible liaison formée par la communication des plaisirs : la nôtre a pour²²⁵ fondement la vertu la plus sévère, et une telle amitié ne finit qu'avec la vie.

MARCUS

Portius, je t'ai découvert le faible de mon coeur. Je t'en conjure, aie de l'indulgence pour ma tendresse : flatte mon amour, et je te promets que je soumettrai toutes mes autres passions aux règles les plus sévères de la vertu.

PORTIUS

Lorsque l'amour est bien placé, et qu'il n'est pas hors de saison, ce n'est pas un défaut que d'aimer. Les âmes nobles et vertueuses, les héros et les philosophes se rendent aux charmes vainqueurs de cette douce passion. Je n'exige pas de vous, que vous la bannissiez de votre coeur. Je sais que ce serait en vain ; mais seulement que vous en suspendiez les mouvements, jusqu'à ce qu'un temps plus favorable les autorise.

MARCUS

Hélas ! Vous parlez en homme qui n'a jamais senti les inquiétudes, les peines, et les transports d'une âme qui voit dans l'éloignement l'Objet de ses ardents désirs. Un amant ne vit pas comme le reste des Hommes : il ne mesure le temps que par les différents mouvements de sa Passion. Oui, cher Portius, absent de la belle Lucie, la vie m'est un fardeau insupportable ; et cependant lorsque je revois ce charmant Objet, je suis encore mille fois plus malheureux : la crainte et l'espérance, l'amour, la rage, et le désespoir, élèvent en même temps des tempêtes dans mon âme, et mon coeur est déchiré par ces différentes passions.

PORTIUS

Qu'est-ce que ton frère Portius peut faire pour se soulager ?

MARCUS

Cher Portius, tu as le bonheur de jouir souvent de l'entretien de cette belle, je t'en supplie prends ma cause en main ; parle-lui en ma faveur, avec toute l'éloquence que l'amour fraternel et l'amitié peuvent t'inspirer. Dis-lui, que ton Frère traîne une vie languissante ; que le feu dont il brûle, le dévore et le consume ;

230

qu'il ne goûte plus le doux sommeil, et qu'il se refuse les aliments ; que la jeunesse, la santé, et la guerre même n'ont plus d'attraits pour lui : enfin, fais lui une vive peinture des inquiétudes qui m'agitent nuit et jour, et des tourments que tu vois que je souffre.

PORTIUS

Marcus, je t'en conjure, ne me charge pas d'un soin qui me convient si peu. Tu connais mon tempérament.

MARCUS

Peux-tu me voir prêt à être submergé dans un abyme de maux, et refuser de me tendre ton bras secourable pour m'en tirer ?

PORTIUS

Marcus, je n'ai rien à te refuser ; mais pour ce que tu demandes, j'ai mille raisons.

MARCUS

Je sais que tu pourras me dire, que ma passion est hors de saison, que le grand exemple et les malheurs de Caton, doivent conspirer à la bannir de mon coeur. Mais, hélas ! Que toutes ces raisons sont faibles, lorsqu'on aime comme moi ! Ah ! Portius, Portius, je souhaiterais de toute mon âme que tu fusses ce que c'est qu'aimer. Si tu le savais, je suis persuadé que tu aurais pitié de ton frère, et que tu ne refuserais pas de le servir.

PORTIUS (*à part*)

Ciel ! Que dois-je faire dans cet embarras ? Si je lui découvre mon amour, je perds son amitié ; et si je le lui cache, je manque 235 aux devoirs d'un ami, et d'un frère.

MARCUS

Mais n'est-ce pas Lucie qui à l'heure accoutumée vient jouir du frais zéphyr sous ce portique de marbre, à couvert des ardeurs du soleil ? Cher Portius, regarde ce port, ce visage, ces traits, ces yeux, ce chef d'oeuvre des Cieux. Fais-y bien attention, et après cela condamne, si tu peux, ma passion.

PORTIUS

Elle nous aperçoit, et s'avance.

(*Il sort.*)

MARCUS

Je vous laisse pour un moment : souviens-toi, mon cher Portius, que la vie de ton frère dépend de ce que tu diras.

SCÈNE II

Lucie, Portius.

LUCIE

N'est-ce pas votre frère Marcus que je viens de voir en ces Lieux ? Pourquoi évite-t-il ma présence ?

PORTIUS

Ah ! Charmante Lucie, il n'est pas possible de trouver des paroles assez fortes pour exprimer la violence de son amour, et du feu qui le consume. Il languit, il gémit, il soupire, il s'abandonne au désespoir, enfin il est prêt à expirer. Sa passion et sa vertu forment un cahot si bizarre et si tumultueux, qu'on ne reconnaît plus en lui l'homme raisonnable. Ciel ! Qui croirait que l'amour pût causer un si grand désordre dans une âme noble ! Ah ! Lucie, je ne sais plus moi-même où j'en suis ! Mon coeur partage tous les maux de mon frère : et même en ce moment que j'ai le bonheur de jouir de votre présence, un trouble secret s'élève dans mon âme éperdue, accable mes sens, et me rend malheureux au milieu de la félicité même.

LUCIE

Dans ce violent combat de l'amour et de l'amitié, faites bien attention à votre gloire. Songez, Portius, que l'hymen qui pourrait auto-riser nos feux, pourrait en même temps mettre le comble à la douleur de votre frère, et le coucher au tombeau.

PORTIUS

Infortuné jeune homme ! Le croiriez-vous, Lucius, il a le coeur si généreux, et si éloigné de toute défiance, qu'il a fait confidence de son amour à son rival, et l'a instamment prié d'agir pour lui auprès de l'objet de ses vœux. Ainsi, je vous en conjure, n'achevez pas de l'accabler par vos mépris : vous voyez qu'il touche au terme fatal ; ayez soin d'une vie qui m'est si chère, en lui laissant entrevoir quelque faible rayon d'espérance. Peut-être que, lorsque les nuages qui nous menacent seront dissipés, et que la tempête dont nous sommes agités sera calmée.

LUCIE

Non, non, Portius ! J'ai fait réflexion sur les malheurs qui accompagneraient notre hyménée : je me représente les larmes d'une soeur, l'indignation d'un père, et la mort d'un frère : Ainsi, Portius ! Je jure par ce qu'il y a au Ciel de plus saint, et par les puissances qui jugent les mortels, que je ne joindrai jamais ma main à la vôtre pendant que nous serons exposés à tant de maux ; et qu'au contraire je tâcherai d'oublier nos amours, et s'il se peut, de vous bannir entièrement de ma mémoire.

PORTIUS

Dieux ! Quelles paroles viens-je d'entendre ! Rappelez-les, je vous en conjure, ou c'en est fait de moi.

LUCIE

J'ai fait le voeu ; les Dieux l'ont ouï, et l'ont confirmé : puisse la peine la plus sévère due au parjure, tomber sur ma tête, si je le fausse. 245

PORTIUS *(après avoir demeuré quelque temps interdit)*

Je suis tout interdit, et je vous regarde avec le même étonnement, qu'un homme frappé de la foudre ; qui doutant, s'il est encore en vie, contemple d'un oeil effaré les objets qui l'environnent, et qui est lui-même le triste objet de l'indignation du Ciel.

(À Portius.)

LUCIE *(à part)*

J'ai enfin exercé toute ma rigueur ; mais, hélas ! Je sens ma tendresse qui revient, et qui s'empare de mon coeur. Les larmes vont

m'échapper. Mais, quoi ! Ne saurais-je les retenir, et ne plus penser à lui ?

Le destin m'arrache de vous : il faut que je vous oublie.

PORTIUS

Ah ! Cruelle, avez-vous la dureté !

LUCIE

Arrêtez, Portius, retenez des reproches qui me percent jusqu'à l'âme. Pourquoi me regardez-vous avec dédain ? Votre froideur me glace le sang, et me fait ressentir les approches de la mort. 250
Les Dieux ne nous permettent pas de nous abandonner à la tendresse ; mais, hélas ! Je ne saurais soutenir vos mépris !

PORTIUS

Non, non, ne parlez pas de tendresse, vous ne connûtes jamais la force de l'amour. J'ai été déçu, et le bonheur dont je me flattais, n'était qu'un songe trompeur. Ah ! Cruelle Lucie ! Votre funeste voeu retentit encore à mes oreilles, et m'annonce le trépas. Que ferai-je, que dirai-je ? Vite, fuyons sa présence fatale. Ah ! Elle s'évanouit ! Elle expire ! Malheureux que je suis ! Qu'est-ce que je viens de faire ! Lucie, charmante Lucie, dont j'ai attaqué l'innocence par d'injustes reproches ! Vivez, ma chère Lucie, la plus vertueuse, et la plus belle de votre sexe ; vivez, ou Portius va plonger son épée dans son sein pour vous suivre. Vos imprécations ne vont pas au-delà du tombeau, et n'empêcheront pas que mon ombre ne soit la compagne éternelle de la vôtre. Mais elle revient ? Et la vie commence à ranimer ses attraits.

LUCIE

Ah ! Portius, n'avez-vous pas tort d'accabler par vos mépris, celle dont la vie dépend de votre estime ; et de douter de la foi de celle qui est sur le point d'expirer à vos yeux ; qui vous aime plus que femme n'a jamais aimé ? Mais qu'est-ce que je dis ? Où s'abandonne ma tendresse ? Mon coeur, à peine revenu du trouble où vous l'avez plongé, oublie le voeu qui lie mon âme : un abyme de maux nous sépare. Il ne faut plus nous voir.

PORTIUS

Ah ! Ne prononcez pas un si cruel arrêt : mes sens en sont accablés et ma raison cède aux violents transports que cette pensée élève dans mon âme.

LUCIE

Que voudriez-vous que je fisse ? Faites bien réflexion, je vous prie ; sur la foule de malheurs que notre hymen traîneraient après lui. Représentez-vous un frère qui poussé par le désespoir, aurait plongé le poignard dans son sein, et qui les mains fumantes accablerait le ciel de reproches, et ferait des imprécations contre vous ? Voyez un père vénérable qui d'un air sévère vous demande la cause, la funeste cause qui lui enlève un fils ! Regardez Marcie désolée et tremblante, qui s'arrache les cheveux, et qui, dans les furieux transports de sa douleur, s'en prend à Lucie même ! Qu'est-ce que Lucie pourrait lui répondre ? Comment pourrait-elle soutenir la vue de tant d'horreurs ?

PORTIUS

À ma confusion, il faut que je souscrive à l'arrêt fatal qui va me plonger dans un éternel ennui. Le nuage qui offusquait ma rai-

255

son, commence à se dissiper ; et même à travers les horreurs du vœu fatal que vous venez de faire, vous me paraissez plus belle, plus aimable, et plus charmante que jamais. Le Ciel éclaire votre esprit ; et votre Vertu rehausse l'éclat de votre beauté : enfin vous êtes toute Divine.

LUCIE

Portius, n'en dites pas davantage ! Vos paroles me touchent jusqu'au fond du cœur ; ma fermeté s'ébranle et succombe ; et je ne suis plus que tendresse. Pourquoi vos yeux sont-ils baignés de larmes ? Pourquoi vous abandonnez-vous à la douleur ? Ah ! Un tel objet m'attendrit trop. Adieu. Adieu, mon cher Portius, adieu. Quoi qu'il m'en coûte la vie, adieu pour jamais.

PORTIUS

Arrêtez, Lucie, arrêtez : qu'avez-vous dit ? Pour jamais ?

LUCIE

Ne l'ai-je pas voué ? Oui Portius, si le succès de vos feux doit porter votre frère au désespoir, adieu. Puis-je répéter le mot fatal ? Adieu pour jamais ?

PORTIUS

Arrêtez, divine Lucie ! Mon âme est attachée à la vôtre, et je ne puis me séparer de vous, qu'en me plongeant dans des regrets mortels : ainsi lorsqu'une lampe est prête à s'éteindre, la flamme tremblante s'envole et revient tour à tour, et ne quitte qu'avec peine ce qui lui donnait la vie.

LUCIE

Si la fermeté de Portius est ébranlée par notre séparation : jugez
ce que Lucie doit souffrir ! 260

PORTIUS

Il est vrai que j'ai soutenu avec constance et avec tranquillité les
traverses ordinaires de la vie ; mais ce torrent de maux qui vient
inopinément fondre sur moi, me terrasse, et vient à bout de ma fer-
meté. Non, je ne puis consentir à notre séparation.

(Elle sort.)

LUCIE

Que dites-vous, Portius ? Avez-vous déjà oublié le vœu que j'ai
fait ? N'y a-t-il pas des Dieux et des foudres ? Mais voici votre frère
Marcus qui s'avance. Je frémis à sa vue. Encore une fois. Adieu,
Portius, adieu : songez qu'un cœur puisse aimer plus tendrement,
ou ressentir plus de douleur que le mien.

SCÈNE III

Marcus, Portius.

MARCUS

Portius, qu'est-ce qu'il y a à espérer ? Dans quelle disposition
l'avez-vous trouvée ? Quel est mon sort ?

PORTIUS

Que veux-tu que je te dise ?

MARCUS

Que veut dire cet air rêveur ? Vous paraissez frappé
d'étonnement et de crainte.

265

PORTIUS

Ah ! Je n'en ai que trop de sujet !

MARCUS

Votre abattement et votre désordre me disent assez mon destin : je
ne vous demande plus le succès de vos soins.

PORTIUS

Je suis fâché de m'en être chargé.

MARCUS

Quoi ! Est-ce que l'inhumaine insulte à mon amour, et triomphe de
mon Martyre ? Ah ! Que ne puis-je la bannir de mon coeur ?

PORTIUS

Votre douleur vous rend trop soupçonneux ! Quoique Lucie ait
juré de ne jamais aimer, elle ne laisse pas de vous plaindre, et
d'avoir pitié de vos peines.

270

MARCUS

Elle me plaint, et a pitié de mes peines ! Hélas ! Qu'est-ce que la pi-
tié sans amour ? Insensé que je suis, d'avoir choisi un si tiède ami
pour parler en ma faveur ? Elle a pitié de mes peines ? Je t'en
conjure, dis-moi, de quelles raisons tu t'es servi pour obtenir cette
grande grâce ? Elle a pitié de moi ! Ah ! Sache que, lorsqu'un coeur

qui brûle d'une ardente flamme, et qui s'attend à un doux retour, ne trouve que de la pitié, cette pitié est pour lui un cruel mépris, aussi fatal que la mort même.

PORTIUS

Je t'en prie, Marcus, brisons là-dessus. Ai-je mérité d'être traité de la sorte ?

MARCUS

Qu'ai-je dit, Portius ? Excuse, je t'en prie, mon emportement : un esprit accablé de tant de maux s'en prend à tout ; il se fâche contre son ami, contre soi-même. Mais quel bruit de guerre frappe mes oreilles ? Quelle est cette nouvelle alarme ?

PORTIUS

Le bruit redouble, et s'approche de nous.

MARCUS

Ah ! Qu'il me serait doux de mourir glorieusement les armes à la main ! Lucie ! Je suis la victime de tes mépris ; et dans les tour- 275
ments que j'endure, je n'attends du soulagement que du trépas.

(Ils sortent.)

PORTIUS

Vite, partons. Qui sait, si la vie de Caton est en sûreté ? Ah ! Marcus, ce soin me remplit d'ardeur, et me fait voler au combat et à la gloire.

SCÈNE IV

Sempronius, suivi des Chefs des Révoltés.

SEMPRONIUS

Enfin la tempête est élevée, et gronde de toutes parts : ayez soin, mes Amis, d'en augmenter la fureur, jusqu'à ce qu'elle crève sur la tête de Caton. Cependant je vais me ranger parmi ses Amis, et faire semblant d'être de leur nombre, afin que quoi qu'il arrive, les miens soient en sûreté.

UN DES CHEFS DE LA RÉVOLTE

Nous sommes tous en sûreté : Sempronius est notre ami, et Sempronius n'est pas moins brave que Caton. Mais le voici qui vient. Marchez hardiment à lui ; jetez-le par terre, et chargez-le de chaînes. Ce jour va finir nos Travaux ; ne craignez rien, puisque Sempronius est notre Ami.

SCÈNE V

Caton, Sempronius, Lucius, Portius, Marcus, Chefs des Révoltés.

CATON

Où sont ces Intrépides Fils de Mars, qui avec tant de bravoure tournent le dos à l'Ennemi, et avec tant d'audace se révoltent contre leur Général ?

SEMPRONIUS *(à part)*

Que le Ciel confonde ces âmes lâches ! Comme ils sont étonnés et éperdus !

280

CATON

Perfides ! Est-ce ainsi que vous voulez flétrir vos lauriers, et ternir votre réputation ? Reconnaissez vous donc, que ce n'était ni le zèle pour la patrie, et l'amour de la liberté, ni le désir de la gloire ; mais seulement l'avidité du butin, et l'espérance de partager les dépouilles des villes et des provinces conquises, qui vous ont conduits ici ? Animés de tels motifs, vous faites bien de vous joindre aux ennemis de Caton, et de vous ranger sous les étendards de César. Pourquoi ai-je échappé à la morsure fatale de l'aspic, et aux mortelles atteintes des monstres de l'Afrique, pour voir ce que je vois aujourd'hui ? Pourquoi Caton n'est-il pas mort, sans que vous fussiez criminels ? Voilà, ingrats, voilà mon sein prêt à recevoir vos coups : que celui à qui j'ai fait injustice, frappe le premier. Parlez. Quel de vous croit avoir sujet de se plaindre, ou s'imaginer qu'il souffre plus que Caton ? Y a-t-il quelque distinction entre vous et moi, si ce n'est dans les travaux, dans les soins, et dans les veilles, dont j'ai la plus grande part ? N'est-ce pas là toute la supériorité que j'ai sur vous ?

SEMPRONIUS *(à part)*

Le coeur leur manque : maudits soient ces traîtres ! Tout est perdu.

CATON

Avez-vous oublié les déserts brûlants de la Libye, ses rochers stériles, ses montagnes de sable, son air infecté, et ses diverses espèces de serpents ? Qui a été le premier à frayer un chemin, lorsque la mort se présentait à chaque pas, dans une route inconnue ? Ou, qui est-ce qui dans une longue et pénible marche, était le dernier de l'armée à étancher sa soif, lorsque sur les bords d'un ruisseau que la fortune nous avait fait rencontrer, vous tarissiez le courant, en buvant à longs traits ?

SEMPRONIUS

Si par hasard on trouvait quelque petite source, et que vous offriez à Caton l'eau vive dont à peine vous aviez pu remplir un casque, ne la répandait-il pas, sans y toucher ? N'a-t-il pas marché à votre tête pendant les plus ardentes chaleurs du jour, et à travers les nuages de poussière ? Son front a-t-il été moins exposé que le vôtre aux traits du soleil et de la sueur ?

CATON

Loin d'ici, infâmes, loin d'ici. Allez vous plaindre à César, que vous ne pouviez pas soutenir les travaux et les fatigues que votre²⁸⁵ général essuie.

LUCIUS

Voyez, Caton, voyez comme ces malheureux fondent en larmes ! La crainte, les remords, et le repentir sont peints sur leur visage ; et vous demandent grâce.

CATON

Rentrez dans le devoir, livrez vos chefs, et je vous pardonne.

SEMPRONIUS

Caton, laissez-moi le soin de ces scélérats. Il faut premièrement les faire rompre sur la roue, les faire ensuite empaler vifs, et les laisser exposés aux injures et aux habitants de l'air. Les Complices de leur crime apprendront à obéir, lorsqu'ils verront ces traîtres, ou sécher au soleil, ou servir de pâture aux corbeaux.

LUCIUS

Sempronius, pourquoi aggravez-vous le sort de ces misérables ?

SEMPRONIUS

Quoi voulez-vous pallier la rébellion ? Lucius, cet homme de bien, a pitié des pauvres malheureux qui ne voulaient que trem- 290
per leurs mains dans le sang de Caton.

CATON

C'est assez, Sempronius, faites leur souffrir la mort ; mais en les faisant mourir, souvenez-vous qu'ils sont hommes, et ne portez pas leur supplice au-delà de la sévérité des lois. Lucius, la corruption du Siècle demande que l'on fasse justice ; c'est un frein qui retient un monde impie, insolent et porté au crime. Lorsque les Lois humaines préviennent la vengeance céleste en faisant périr les coupables, les Dieux regardent leur châtimement avec satisfaction, et laissent tomber de leurs mains la foudre qu'ils étaient prêts à lancer.

SEMPRONIUS

Caton, j'exécuterai vos ordres.

CATON

De notre côté, allons sacrifier à la liberté : souvenez-vous, mes amis, des lois et des droits de la République ; de ce juste plan de puissance que vous avez reçu de siècle en siècle, de vos illustres ancêtres. Ne trahissez pas un dépôt si précieux et qui a coûté tant de sang ; mais transmettez-le fidèlement à votre postérité. Et toi, divine liberté, inspire nos âmes ; et rends ou notre vie heureuse en te possédant, ou notre mort glorieuse en te défendant.

SCÈNE VI

Sempronius, les Chefs des Révoltés, Gardes.

PREMIER CHEF DES RÉVOLTÉS

Sempronius, vous vous êtes tiré d'affaire en habile homme : on aurait presque cru que vous parliez sérieusement.

SEMPRONIUS

Loin de moi, infâme ! Sachez, scélérats, factieux rampants, traîtres sans coeur.

295

SECOND CHEF DES RÉVOLTÉS

Vous poussez le déguisement un peu trop loin : Sempronius, laissez tomber le masque, nous sommes ici tous amis.

SEMPRONIUS

Sachez âmes de boue, que lorsque de vils esclaves comme vous, ont assez de hardiesse pour entrer dans une conspiration, si elle réussit, on les laisse dans l'obscurité et dans le mépris ; mais si elle échoue, la mort est leur partage, comme vous allez l'éprouver. Gardes, qu'on saisisse ces monstres de rébellion, et qu'on les traîne promptement au supplice.

PREMIER CHEF DES RÉVOLTÉS

Vraiment, puisque nous en sommes là.

SEMPRONIUS

Vite, qu'on les expédie ; mais avant toutes choses, arrachez-leur la langue, de peur que même en expirant, ils ne sèment la révolte.

SCÈNE VII

Syphax, Sempronius.

SYPHAX

Ami, notre premier dessein a échoué ; mais il y a encore une ressource. Mes troupes sont à cheval, et leurs coursiers Numides marquent par leurs hennissements l'impatience qu'ils ont de courir le désert. Si Sempronius veut se mettre à notre tête et favoriser notre fuite, nous forcerons aisément la porte que Marcus garde ; nous taillerons en pièces tout ce qui fera mine de s'opposer à notre passage ; et dans un jour nous gagnerons le camp de César. 300

SEMPRONIUS

Ah ! J'enrage. La moitié de mon projet m'échappe. Il faut que j'abandonne Marcie.

SYPHAX

Quoi ! Est-ce que Sempronius peut avoir la faiblesse de devenir l'esclave d'une femme ?

SEMPRONIUS

Non, non, ne crois pas que ton ami se prête jamais à une molle et lâche tendresse. Mais, Syphax, je souhaiterais ardemment de tenir cette fière beauté entre mes bras ; de dompter sa sévère vertu, et de lui faire rendre les armes à ma passion. Cela fait, je l'abandonne.

SYPHAX

Voilà qui est digne de vous ! Mais, Sempronius, puisque vous êtes dans ce sentiment, ne pourriez-vous pas découvrir où elle est, et l'enlever de vive force ?

SEMPRONIUS

Mais comment avoir accès auprès d'elle ? Car il n'y a que Juba, et les Fils de Caton qui aient la liberté de l'approcher. 305

SYPHAX

Tu prendras l'habit et les gardes de Juba, et les esclaves qui gardent les portes de cette belle, te les ouvriront d'abord que le prince de Numidie paraîtra approcher.

SEMPRONIUS

Dieux ! Quel heureux projet ! Marcie en ma puissance ! Ah ! Quelle joie tumultueuse mon coeur va ressentir, lorsque je verrai cette belle faisant une vaine résistance entre mes bras, et agitée par les divers mouvements de la crainte et de la colère, qui tour à tour lui donneront de nouveaux charmes ! Ainsi le dieu Pluton, ayant ravi Proserpine, mena la déesse éperdue dans son ténébreux empire, où frappé des attraites de sa captive, il sourit hideusement, et se crût plus heureux que Jupiter avec son Ciel et son soleil.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Lucie, Marcie.

LUCIE

Eh bien Marcie, après la confidence que je viens de te faire, dis-moi, je t'en conjure, si jamais femme a souffert de plus grands maux que ceux que j'endure.

MARCIE

Ah ! Lucie, Lucie, si mon coeur osait se décharger des ennuis qui l'accablent, et donner un libre cours à sa douleur, tu verrais que je ne suis pas moins malheureuse que toi ; et Marcie pourrait te rendre soupir pour soupir, et larme pour larme.

LUCIE

Je sais que ton étoile veut que tu sois l'objet des tendres vœux de Juba, et de Sempronius, Ami de ton père : mais ont-ils l'un ou l'autre le mérite et les charmes de Portius ?

310

MARCIE

Ne t'ai-je pas déjà priée de ne pas nommer Sempronius ? Non, Lucie, je ne saurais aimer cet homme bruyant et emporté. Pour Juba,

avec la bravoure et la grandeur d'âme d'un héros, il a le coeur le plus tendre, et il pourrait rendre heureuse la plus fière de notre sexe, excepté Marcie.

LUCIE

Et pourquoi exceptez-vous Marcie ? C'est en vain que vous tâchez de cacher vos sentiments à une personne qui ne connaît que trop le martyre d'un coeur amoureux.

MARCIE

Pendant que Caton respire, sa fille n'a pas droit de disposer de son coeur, et elle en doit régler tous les mouvements sur la volonté de son père.

LUCIE

Et si ce père vous donnait à Sempronius ?

(Elles sortent.)

MARCIE

Je ne saurais le croire ; mais s'il le faisait, Ah ! Pourquoi veux-tu ajouter aux maux réels que je souffre, des tourments, éloignés et imaginaires ? Mais j'entends du bruit ; quelqu'un approche. Retirons-nous, et tâchons de noyer les sentiments de tendresse dans la crainte des dangers qui nous menacent. Quelque vertu dont nous puissions nous vanter, lorsque l'Amour somme notre coeur de se rendre, toute femme qui délibère est perdue. 315

SCÈNE II

Sempronius habillé comme Juba, Gardes Numides.

SEMPRONIUS

J'ai détourné la bête : la voilà dans son fort ; et elle ne saurait m'échapper ; soyez alertes, observez bien mes mouvements, et au premier signe que je vous ferai, partez de la main, et enlevez votre proie. Ne vous laissez émouvoir ni par ses cris ni par ses larmes. Dans quelle rage sera le prince Numide d'avoir perdu sa maîtresse ! Si quelque chose pouvait augmenter la joie que j'aurai de posséder un si bel objet, ce serait de voir les tourments que souffrira ce jeune et doux barbare. Mais j'entends du bruit ! Ô désespoir ! C'est Juba lui-même ! Il ne me reste qu'une seule ressource. Il faut que je lui ôte la vie, et que je me fasse jour à travers ses gardes. Quoi, Lâches, vous tremblez déjà ! Comportez-vous en gens de coeur, ou par le soleil qui nous éclaire.

SCÈNE III

Juba, Sempronius, Gardes.

JUBA

Qu'est-ce que je vois ! Qui est-ce qui ose usurper l'habit et la garde du prince de Numidie ?

SEMPRONIUS

Un homme né pour châtier ton arrogance, jeune présomptueux ?

JUBA L'EXAMINANT

Que veut dire ceci ? Sempronius !

SEMPRONIUS

Lui-même. Mon épée t'expliquera le reste. En garde.

320

(Ils se battent, Sempronius est couché par terre et ses gardes se rendent.)

JUBA

En garde toi-même. Orgueilleux et insolent mortel.

(Il expire.)

SEMPRONIUS

Destin maudit ! Faut-il que je succombe sous les coups d'un enfant, déguisé en vil Numide ! Et pour une misérable femme ! Dieux ! Je suis confondu. Est-ce ainsi que je finis la vie ! Gronde, gronde tonnerre affreux, secoue par ton horrible fracas la terre, la mer, l'air, et le ciel, et fais trembler Caton même !

(Il sort avec ses prisonniers.)

JUBA

Avec quel effort son âme furieuse prend l'essor, et laisse son corps agité et écumant de rage ! Allons menez ces esclaves à Caton, et tâchons de développer cette noire trame.

SCÈNE IV

Lucie, Marcie.

LUCIE

Quel cliquetis d'épée vient de frapper mes oreilles ? Mon coeur est déjà si abattu, et si accablé de maux, que je tremble et je frissonne au moindre bruit. Ah ! Marcie, si à mon occasion vos frères. Dieux ! Cette seule pensée me donne des atteintes mortelles !

(Elle pleure.)

MARCIE *(à la vue du corps mort)*

Ciel : du sang ! Un mort ! Un numide ! Dieux ! Protégez la vie du Prince ! Ses habits dérobent son visage à ma vue. Mais qu'est-ce que j'aperçois, un diadème ? Une robe de pourpre ! Ah ! Cruel destin ! C'est lui, c'est lui-même : Juba, le plus aimable Prince qui ait jamais fait naître de tendres sentiments dans le coeur d'une fille. Juba est couché dans les bras de la mort !

325

LUCIE

Ma chère Marcie, ne vous oubliez pas dans cette rude épreuve, appelez à votre secours toute votre fermeté.

MARCIE

Regarde cet objet, et admire ma retenue : n'ai-je pas sujet de m'arracher les cheveux, et de m'abandonner aux plus violents transports ?

LUCIE

Hélas Marcie, que puis-je faire, que puis-je dire pour te consoler ?

MARCIE

Ah ! Ne me parle point de consolation, il n'y a que les maux médiocres qui en reçoivent : Vois cet objet et avoue que je ne saurais être consolée.

SCÈNE V

Marcie, Lucie, Juba à côté du théâtre.

MARCIE *(continue)*

Non, je veux m'abandonner à ma juste douleur, et me livrer aux transports du plus vif désespoir ; le mérite d'un tel amant exige- 330
t-il moins de ma tendresse et de mon estime ?

JUBA *(à part)*

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ! Eh ! Quoi ! Le traître Sempronius était-il donc l'amant chéri ? Ah ! Que j'envie son sort, et qu'il me serait doux d'être mort, si j'étais regretté comme lui !

LUCIE

Ma chère Marcie, pour tâcher de vous soulager, je partage avec vous vos peines : mes larmes coulent avec les vôtres ; et quand je considère votre perte, j'oublie presque celle que je fais.

MARCIE

Ah ! Il n'est rien qui puisse soulager les tourments que j'endure. Tout le monde n'est pour moi qu'un vaste Désert, qui n'offre rien d'agréable à ma vue, et qui n'a plus rien qui puisse me rendre heureuse !

JUBA

Dieux ! Quel supplice ! Avait-il donc tant de part à son estime ?

MARCIE

Ah ! Il n'était qu'amour et que charmes ! Il possédait tout ce qui peut faire naître l'estime dans le coeur d'une fille, et mériter l'admiration des hommes. Délices du genre humain ! Sa présence³³⁵ inspirait une joie secrète : et quand il parlait, les plus fiers des Romains portaient envie à sa vertu, et les vieillards profitaient de ses discours pleins de sagesse !

JUBA (à part)

Ciel ! Je ne puis plus me retenir !

MARCIE

Ah ! Juba ! Juba ! Juba !

JUBA (à part)

Que son vient de frapper mes oreilles ! N'a-t-elle pas appelé Juba ?

MARCIE

Mais pourquoi retracé-je son idée dans mon esprit ! Hélas ! Hélas ! Il n'est plus. Et il n'a jamais su la part qu'il avait à ma tendresse ! Ah ! Lucie, peut-être que dans les atteintes de la mort, il s'est souvenu de Marcie, et que ses dernières paroles n'ont été que des reproches de ma cruauté ! Hélas ! Jeune Prince infortuné, il ignorait que le coeur de Marcie ne brûlait que pour Juba !

JUBA (*à part*)

Dieux ! Je ne me sens plus ! Suis-je en vie, ou suis-je mort en effet ! Tout ce qui m'environne me paraît enchantement ! 340

MARCIE (*embrassant le Corps mort*)

Chers restes de l'objet du plus tendre amour ! La pudeur et la vertu ne sauraient condamner ces dernières marques de ma tendresse, et je puis maintenant en toute liberté.

JUBA (*se montrant*)

Me voici, Charmante Marcie, l'heureux Juba vit encore. Il vit pour recevoir ces chères marques de tendresse, et pour y répondre par les transports de la plus pure et de la plus ardente passion.

MARCIE

Ciel ! Mes esprits s'égarant dans la joie, et dans la surprise ! Ah ! Ce n'est qu'un songe trompeur ! Quoi ! Mort et en vie à la fois ! Si tu es Juba, quel est donc cet objet ?

JUBA

C'est un scélérat travesti en Juba pour commettre un noir attentat. Le détail de cette aventure serait trop long, et même je n'ai pas eu le temps de l'entendre jusqu'au bout. Mais Caton est informé de tout. D'abord que j'ai appris le danger dont vous étiez menacée, j'ai volé à votre secours. Je vous ai trouvée accablée de douleur, et je vous avoue que je suis comblé de joie d'apprendre le sujet de vos larmes.

MARCIE

Ah ! J'ai été surprise dans un temps où je pensais n'avoir rien à ménager. Mais je ne saurais rappeler ce qui m'est échappé. La tendresse que je tâchais d'étouffer dans le fond de mon coeur, a rompu les faibles obstacles que je lui opposais ; et puisqu'elle a éclaté, il n'est plus en ma puissance de vous la cacher. 345

JUBA

Ah ! Je suis dans le ravissement ! Aimez-vous donc, charmante Marcie !

MARCIE

Et vivez-vous pour me le demander ?

JUBA *(à part)*

Oui, je vis ; et la vie ne m'a jamais été si chère, puisque je n'ai jamais ressenti la joie que je ressens présentement.

MARCIE

Prince, avant que je vous crusse mort, j'ignorais moi-même l'excès de ma tendresse.

JUBA

Heureuse méprise ! 350

MARCIE

Heureuse Marcie !

JUBA

Cher objet de mes vœux ! Unique joie de mon cœur ! Ah ! Les paroles sont trop faibles pour exprimer les transports de mon âme !

(Elle sort avec Lucie.)

MARCIE

Lucie, soutiens-moi les esprits qui tantôt avaient abandonné mon cœur, y reviennent, si tumultueusement que j'en suis accablée. Conduis-moi, je t'en prie, à mon Appartement. Ah ! Prince ! Je rougis, quand je pense à ce qui m'est échappé mais le destin m'a arraché cet aveu. Courez toujours dans la carrière de la gloire, sous les auspices des Dieux immortels : votre Vertu justifiera ma tendresse, et engagera le Ciel à favoriser nos feux.

SCÈNE VI

(Il sort.)

JUBA *(seul)*

Mon bonheur est si grand, que je crains encore que ce ne soit qu'un songe. Fortune bizarre, tu m'as assez récompensé de tes inégalités, et de tes rigueurs : je pardonne aux destins : quand même la Numidie serait obligée de subir le joug du vainqueur, et que les villes et les provinces subjuguées augmenteraient le faste de son triomphe, Juba ne se plaindrait pas de son sort ; et pourvu qu'il possède Marcie, il abandonne le reste du monde à César.

SCÈNE VII

Lucius, Caton.

(On bat la marche dans l'éloignement.)

LUCIUS

Je suis dans le dernier étonnement. Quoi ! L'orgueilleux Semp-
nius, qui transporté d'un zèle qui approchait de la fureur, sem- 355
blait primer les plus ardents défenseurs de la Patrie.

CATON

Nos Divisions domestiques ont enfanté tant de monstres et de scé-
lérats, que je ne m'étonne plus de rien. Ah ! Lucius, je suis las de
vivre dans un monde pervers, et la lumière du jour me fatigue mais
voici Portius.

SCÈNE VIII

Caton, Portius, Lucius.

CATON À PORTIUS

Que nous apprennent tes pas précipités, et le trouble, qui paraît sur
ton visage ?

PORTIUS

J'ai le coeur percé de douleur d'apporter une nouvelle qui va affli-
ger mon père.

CATON

César a-t-il encore versé du sang romain ?

PORTIUS

Non, Seigneur : mais le traître Syphax, comme il exerçait ses troupes dans la grande place, le signal donné, a marché tout à coup, à la tête de sa cavalerie Numide, vers la porte du midi, où Marcus faisait la garde. D'abord que je m'en suis aperçu, je lui ai ³⁶⁰ crié de s'arrêter ; mais il s'est moqué de mes ordres, et secouant la tête, il m'a répondu fièrement, qu'il ne voulait pas rester ici pour partager le sort de Sempronius.

(Portius sort.)

CATON

Perfides ! Mais vite, vas voir, si ton Frère Marcus se comporte en Romain.

SCÈNE IX

Caton, Lucius.

CATON

Lucius, je ne puis résister au torrent. Le droit cède à la force ; César est maître du monde qu'il a mis aux fers, et Caton n'y a plus rien à faire.

LUCIUS

Lorsque l'orgueil, l'oppression, et l'injustice sont sur le trône, le monde a le plus de besoin de la présence de Caton. Ayez compassion du genre humain, et en sa faveur soumettez-vous à César, et ne dédaignez pas la vie.

CATON

Veux-tu, Lucius, que je vive pour augmenter le nombre des esclaves de César, ou que par une lâche soumission j'abandonne la cause de Rome, et reconnaisse un tyran ?

LUCIUS

Le vainqueur n'imposera jamais de dures conditions à Caton. Les ennemis mêmes de César rendent justice à ses vertus, et avouent ³⁶⁵ qu'il est plein d'humanité.

CATON

Détestables vertus, qu'il n'exerce qu'aux dépens de la liberté de sa patrie ! Une telle humanité populaire n'est pas moins criminelle que la trahison. Mais voici le jeune Juba. Ce généreux Prince paraît vivement touché du crime de ses perfides sujets.

LUCIUS

Hélas ! Prince infortuné ! Son sort est digne de pitié !

SCÈNE X

Juba, Caton, Lucius.

JUBA

Caton, je suis couvert de confusion, et je ne saurais soutenir votre présence.

CATON

Quel est ton crime ?

JUBA

Je suis Numide ?

370

CATON

Mais un brave Numide ; tu as une âme romaine.

JUBA

N'êtes-vous pas informé de ce que mes sujets infidèles viennent de faire ?

CATON

Hélas ! Jeune Prince, la fraude et la trahison sont de tout pays, et de tous les climats. Rome a ses Césars.

JUBA

C'est être généreux que de consoler, comme vous faites, les malheureux.

CATON

Il est de la justice d'applaudir au mérite. Prince, la fortune a mis ta vertu à l'épreuve, tu l'as soutenue avec fermeté, et de même 375
que l'or qui est épuré par le feu, tu brilles avec plus d'éclat.

JUBA

Que puis-je vous répondre ? Mon âme ravie ne saurait exprimer la joie secrète dont elle est pénétrée : oui, divin Caton, je préfère votre approbation à l'empire de Numidie.

SCÈNE XI

Portius, Caton, Lucius, Juba.

PORTIUS HORS D'HALEINE (et troublé)

Ciel ! Malheur sur malheur et douleur sur douleur ! Cruel destin !
Mon frère Marcus.

CATON

Qu'a-t-il fait ? A-t-il abandonné son poste ? A-t-il lâché le pied ?
Les a-t-il laissés passer sans coup férir ?

PORTIUS

À peine ai-je quitté ces lieux que le premier objet qui s'est offert à ma vue, a été le corps de ce cher frère, porté sur les boucliers des soldats qui avaient échappé au combat, blême, sans vie, et couvert de blessures. Il a soutenu les efforts d'une multitude d'ennemis à la tête d'une poignée d'amis, résolu de vaincre ou de mourir, jusqu'à ce qu'enfin, accablé par le nombre, il a expiré en grand homme.

CATON

Je suis content.

380

PORTIUS

Mais avant que la mort lui ait arraché le fer de la main, il en a percé le perfide Syphax. J'ai vu moi-même ce vieux traître mordre la poussière, écumant de rage de se voir terrassé.

CATON

Grâces aux Immortels, mon fils a fait son devoir ! Portius, quand la Parque aura tranché mes jours, ne manque pas de placer son urne près de la mienne.

PORTIUS

Ah ! Fasse le ciel qu'elles soient longtemps séparées.

LUCIUS

Caton, que votre Grandeur d'âme a un rude combat à soutenir ! Voyez le triste corps de votre fils qui approche : les sénateurs et les citoyens alarmés et éperdus, l'accompagnent fondant en larmes.

SCÈNE XII

Caton, Juba, Portius, Lucius, le corps de Marcus porté par des Soldats, Sénateurs, Suite.

CATON *(rencontrant le corps mort)*

Te voilà mort, mon fils, mais tel que je t'embrasse ! Arrêtez, mes amis : placez-le devant moi, afin que mes yeux se repaissent de

385

ce sanglant objet, et que je compte ses blessures. Que la mort est belle, lorsque la vertu l'accompagne ! Qui est-ce qui ne voudrait pas être à la place de ce jeune homme ? Ah ! Que ne peut-on mourir plus d'une fois pour sa patrie ? Mais pourquoi vous affligez-vous, mes amis ? Je rougirais de honte si la maison de Caton était tranquille, et florissante pendant les horreurs d'une guerre civile. Portius, regarde ton frère, et souviens-toi, que ta vie n'est pas à toi, lorsque Rome la demande.

JUBA *(à part)*

Jamais mortel a-t-il fait paraître tant de fermeté !

(Il pleure.)

CATON

Hélas ! Mes amis, pourquoi pleurez-vous une perte particulière ? C'est Rome qui demande nos larmes : Rome ! La Maîtresse de l'univers ; Rome ! Mère féconde des héros, et les délices des Dieux ; Rome ! Qui humiliait l'orgueil des tyrans de la Terre, et qui brillait les fers des Nations hélas ! Rome n'est plus. Ô Liberté ! Ô Vertu ! Ô ! Patrie !

JUBA *(à part)*

Dieux ! Quelle intégrité ! Quel amour de la patrie ! Il a vu d'un oeil sec un fils couché dans les bras de la mort, et il fond en larmes pour Rome !

CATON

Tout ce que la vertu romaine a dompté, tout ce que le soleil éclaire, tout est à César. C'est pour lui que les Décus se sont dévoués ; c'est pour lui que les Fabius sont morts les armes à la main ; c'est

pour lui que le grand Scipion a fait des conquêtes ; et que Pompée même a combattu. Hélas ! Mes amis ! Qu'est devenu l'ouvrage de tant de siècles ? Où est l'Empire romain ? Funeste ambition ! Tout est absorbé dans César ! Nos illustres ancêtres ne lui avaient rien laissé à vaincre que sa patrie !

JUBA

Tant que Caton respirera, César aura honte des chaînes qu'il fait
porter au genre humain, et rougira de ses triomphes. ³⁹⁰

CATON

César rougir ? N'a-t-il pas vu Pharsale ?

LUCIUS

Caton, il est temps que vous songiez à votre salut, et au nôtre.

CATON

Lucius, ne faites point d'attention à mal : je suis en sûreté. Le Ciel ne me laissera pas à la merci du vainqueur. Et César ne dira jamais, j'ai dompté Caton. Mais, hélas ! Mes Amis, le soin de votre salut remplit mon esprit d'inquiétude : mille terreurs s'élèvent dans mon âme. Comment mettrai-je mes amis en sûreté ! C'est à présent, César, que je commence à te craindre.

LUCIUS

César sait faire grâce, nous n'avons qu'à la lui demander.

CATON

Hé bien, demandez-la lui, je vous en conjure ! Dites-lui que Ca-
ton est l'auteur de tout ce qu'on a fait contre lui. Ajoutez, si vous ³⁹⁵

voulez, que je le prie moi-même, les larmes aux yeux, de ne pas faire éclater son ressentiment sur la vertu de mes amis. Juba, votre sort me fait de la peine : je ne sais, si vous ne feriez pas bien de rechercher la protection du vainqueur, pour regagner la couronne de Numidie.

JUBA

Si je vous abandonne tant que je jouirai de la vie, puissent les Dieux immortels abandonner Juba !

CATON

Jeune Prince, si je puis lire dans l'avenir, tes vertus te rendront illustres : un jour viendra où l'on ne regardera pas à Rome comme un crime, d'avoir été ami de Caton. Portius, approche-toi de moi : mon fils, tu as souvent vu ton père tâcher, dans un État corrompu, d'arrêter le torrent du vice, et de la faction ; et tu le vois présentement épuisé de forces, accablé par le nombre, et perdu sans ressource. Je te conseille de songer de bonne heure à la retraite, et d'aller passer le reste de tes jours à ton héritage paternel dans le territoire des Sabins, que l'illustre Caton, mon grand-père, cultivait de ses propres mains, et où tous nos ancêtres ont joui des douceurs d'une vie champêtre, et de la tranquillité qui accompagne la vertu, la frugalité, et la tempérance. Dans cette agréable solitude, fais des vœux pour la paix et pour la prospérité de Rome ; et contente-toi d'être homme de bien dans l'obscurité. Lorsque le vice règne, et que l'impiété est sur le trône, une vie privée est le poste d'honneur.

PORTIUS

Je me flatte que mon père ne recommande pas à Portius une vie qu'il méprise lui-même.

(Il se tourne vers le corps mort de son fils.)

CATON

Adieu, mes Amis ! Si quelqu'un de vous ne veut pas se fier à la clémence du vainqueur, des vaisseaux que j'ai fait équiper, et qui sont prêts à faire voile, vous porteront au port où vous souhaitez aborder. Y a-t-il quelque autre chose en quoi je puisse vous servir ? Le vainqueur approche. Encore une fois, Adieu, mes amis ! Si jamais nous nous rencontrons, ce sera dans des climats plus heureux, et sur des bords plus assurés, où la présence de César ne viendra plus nous inquiéter.

Dans ces lieux de délices, le jeune guerrier, qui animé de l'amour de la vertu a expiré en combattant vaillamment pour sa patrie, se trouvera victorieux ; et le ferme défenseur des droits du genre humain, quoique ici en butte à la faction , au vice, et à la mauvaise fortune, verra ses généreux travaux couronnés. 400

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

(Une épée nue sur la Table.)

(Mettant la main sur l'épée.)

CATON SEUL *(assis et rêveur, tenant en sa main le Livre de Platon de l'Immortalité de l'Âme)*

Cela ne peut être autrement Platon, tu raisones juste ! Car enfin, d'où nous vient cette flatteuse espérance, cet ardent désir de l'immortalité ? D'où nous vient cette crainte secrète, et cette horreur intérieure du néant ? D'où vient que l'âme se révolte contre cette pensée, c'est la divinité qui agit en nous ; c'est le Ciel même qui nous fait entrevoir un avenir et une éternité. Une éternité ! Idée agréable, et terrible en même temps ! Dans quels mondes divers et inconnus devons-nous passer ? Quels changements devons-nous subir dans ce vaste Infini ? Ce grand objet, cet espace sans bornes, est devant moi ; mais des ombres, des nuages, et des ténèbres le cachent à ma vue. Je m'en tiens à ceci : s'il y a une puissance au-dessus de nous (et les merveilles que les ouvrages de la nature étalent à nos yeux, ne nous permettent pas d'en douter) il faut que cette puissance aime la vertu, et ce qui est l'objet de son amour, ne saurait manquer d'être heureux : mais quand ? Comment ? Ce

monde a été fait pour César ! Je suis las de mes incertitudes. Ceci les finira.

Me voilà doublement armé, la mort et la vie, le poison et l'antidote sont en mes mains : l'un, dans un instant, tranche le fil de mes jours ; l'autre m'apprend que je suis immortel. L'âme sûre de son existence, méprise le poignard, et brave la mort. Les astres perdront leur splendeur, la brillante lumière du soleil s'éteindra avec le temps, toute la Nature succombera sous le poids des années ; mais mon âme jouira d'une Jeunesse éternelle, et elle ne ressentira aucune atteinte, parmi le furieux choc des éléments, le naufrage de la matière, et la dissolution de l'Univers. Mais d'où vient cette pesanteur qui accable mes esprits ? Quel est cet assoupissement qui s'empare de mes sens ? La nature fatiguée par les soucis, s'affaisse d'elle-même, et cherche le repos. Il faut la satisfaire encore une fois, afin que mon âme recrée par le sommeil, puisse en se réveillant prendre son essor avec toute sa vigueur, et soit une offrande digne du Ciel. Le crime et la crainte qui l'accompagne, troublent le repos ; mais Caton qui ignore l'un et l'autre, ne fait point de différence entre le sommeil et la mort.

SCÈNE II

Caton, Portius.

CATON *(continue)*

Mais quoi ! D'où vient, mon dils, que vous venez sans être appelé ? N'ai-je pas ordonné qu'on me laissât seul ? Pourquoi ne suis-je pas obéi ?

PORTIUS

Ah ! Mon cher père, quel affreux objet s'offre à ma vue ? À quel dessein cette épée nue ? Permettez, je vous en conjure, que

CATON

Jeune indiscret, n'y touchez pas.

405

PORTIUS

Ah ! Souffrez que les prières, les larmes, et le danger commun de vos amis vous l'arrachent des mains.

CATON

Quoi ! Voudrais-tu me trahir ? Voudrais-tu me livrer comme un Captif, comme un Esclave entre les mains de César ? Retire-toi, apprends à obéir à un père, ou sache, jeune Homme !

PORTIUS *(en pleurs)*

Ah ! Seigneur, ne m'accablez pas de votre indignation. Vous savez que je sacrifierais mille vies, plutôt que de vous désobéir.

CATON

Eh bien ! Me voilà encore, maître de mon sort. Que les légions de César nous assiègent maintenant de toutes parts ; et ferment toutes les avenues ; que ses flottes couvrent la mer, et bloquent tous les ports ! Caton saura s'ouvrir un passage, et tromper ses orgueilleuses espérances.

PORTIUS

Seigneur, pardonnez à un fils, qui est pénétré de douleur ! Ah !
Mon père, peut-être que c'est la dernière fois que j'aurai le bonheur de vous appeler de ce tendre nom ! Mon père, je vous en
conjure, laissez-vous fléchir à mes larmes. Permettez à mes soins
de vous arracher au sort funeste que vous vous préparez. 410

CATON (*l'embrassant*)

Je n'ai jamais trouvé en toi que de la piété et de l'obéissance : mon fils, essuie tes larmes : tout ira encore bien. Les Dieux immortels auxquels j'ai tâché de plaire, sont trop justes pour ne pas secourir Caton, et avoir soin de ses enfants.

PORTIUS

Vos paroles me redonnent la vie !

(*Il sort.*)

CATON

Portius, tu peux te reposer sur ma conduite ; et compter que ton père ne fera rien qui ne soit digne de toi. Mais pars, mon fils ; va voir, si les amis de ton père manquent de quelque chose. Aie soin de les faire embarquer ; et viens me dire si les vents et Neptune propices à mes vœux favorisent leur retraite. Mon esprit est accablé de soucis, et cherche la douceur du repos.

PORTIUS

Je respire enfin, et mon cœur soulagé.

SCÈNE III

Portius, Marcie.

(Il sort.)

PORTIUS

Ô Marcie ! Ô ma chère soeur ! Il y a encore lieu d'espérer que notre père n'abandonnera pas une vie qui est si nécessaire à sa famille, et à sa patrie. Il s'est retiré pour aller reposer, et son esprit paraît tout à fait tranquille. Les ordres qu'il vient de me donner, en sont des marques certaines ; et font voir qu'il n'est occupé que du Salut de ses Amis. Je t'en prie, Marcie, aie soin que personne ne trouble son repos.

SCÈNE IV

MARCIE *(seule)*

Dieux immortels, qui gardez le juste, veillez alentour de sa couche ; versez-lui des pavots, adoucissez son sommeil, dissiper ses chagrins, et tranquilliser son esprit par des songes agréables. Souvenez-vous de toutes ses vertus, et faites voir aux hommes, que la probité est sous votre protection !

SCÈNE V

Lucie, Marcie.

LUCIE

Où est ton père, ma chère Marcie, où est Caton ?

MARCIE

Parle bas, ma chère Lucie, Caton repose. Je sens l'espérance revivre dans mon coeur : je me flatte encore que nous verrons finir nos malheurs.

LUCIE

Ah ! Je tremble et frémis toutes les fois que je pense à Caton ! Il est sévère, et redoutable comme une divinité. Il ne sait ce que c'est que d'avoir de l'indulgence pour la fragilité humaine, ni pardonner des faiblesses qu'il n'a jamais connues.

MARCIE

Quoique sévère et redoutable aux ennemis de Rome, il est, ma chère Lucie, généreux, doux, pitoyable et bénin à ses amis. Dans son domestique, il n'est que bonté et que tendresse : je l'ai toujours trouvé indulgent, et favorable à mes désirs : enfin, c'est le meilleure père qui fût jamais. 420

LUCIE

C'est de lui seul que dépend entièrement notre félicité : Marcie, nos chagrins sont à peu près les mêmes ; et sommes vous et moi dans le même embarras. Le Grand Destin qui a tranché la vie de votre Frère Marcus, que nous pleurons l'une et l'autre.

MARCIE

Et que je pleurerai toujours : jeune Infortuné !

LUCIE

Le Destin, dis-je, a affranchi mon âme, et m'a dégagée de mon vœu. Mais qui sait les sentiments de Caton ? Qui sait ses intentions à l'égard de Portius ; ou de quelle manière il a résolu de disposer de Vous ?

MARCIE

Qu'il vive, c'est assez ! Les Dieux feront le reste.

SCÈNE VI

Lucius, Marcie, Lucie.

LUCIUS

Que le repos de l'homme vertueux est doux et tranquille ! Marcie, je viens de voir ton Divin père. Quelque Puissance invisible semble soutenir sa grande âme dans toute sa Majesté. Un profond sommeil s'est emparé de ses sens, et des songes agréables paraissent occuper son esprit. Comme j'approchais de son lit, il s'est écrié, en souriant, César, tu ne saurais me nuire !

425

MARCIE

Ah ! Je crains que quelque pensée ne roule encore dans son esprit.

LUCIUS

Lucie, d'où vient cet excès de douleur ? D'où vient ce torrent de larmes ? Ma fille, sèche tes pleurs. Nous sommes tous en sûreté, pendant que Caton respire. Sa présence nous protège.

SCÈNE VII

Juba, Lucie, Marcie.

JUBA

Lucius, la cavalerie que j'avais fait sortir pour battre l'estrade, et pour reconnaître la force et la posture des ennemis, vient de rentrer. Leur camp n'est qu'à une petite heure de marche ; et on le découvre du haut de la tour de l'occident. Leurs boucliers et leurs casques brunis réfléchissent les rayons du soleil couchant, et remplissent de feu toute la plaine.

LUCIUS

Marcie, il est temps d'éveiller votre père. César est encore dans la disposition de nous accorder une capitulation ; et il ne se tient à l'écart, que pour attendre les dernières résolutions de Caton.

SCÈNE VIII

Lucius, Portius, Juba, Marcie, Lucie.

LUCIUS *(continue)*

Portius, on lit sur ton visage quelque avis important ! Qu'est-ce que tu nous viens apprendre ? Il me semble qu'une joie naissante⁴³⁰ brille dans tes yeux.

(Il sort.)

PORTIUS

Comme j'allais à grands pas vers le port, où les amis de mon père, impatientes de faire voile, accusent les vents contraires, un vaisseau

est arrivé de la part du fils de Pompée, qui du fond de l'Espagne demande vengeance de la mort de son père, et arme toute cette nation guerrière en sa querelle. Si Caton était à leur tête, Rome pourrait encore maintenir ses droits, et recouvrer sa liberté. Mais quel bruit frappe mes oreilles ! Ciel ! Quel gémississement viens-je d'entendre ! Ah ! Que je vole à mon père.

SCÈNE IX

Lucius, Marcie, Juba, Lucie.

LUCIUS

Caton dans son sommeil même pense toujours à Rome ; et le trouble où cette pensée le jette, lui fait pousser des soupirs pour le salut de sa patrie : mais quoi ! Le gémissement redouble ! Dieux ! Protégez-nous !

MARCIE *(en pleurs)*

Hélas ! Hélas ! Ce n'est point là la voix d'une personne qui dort ! Ce sont les lugubres accents d'un Mourant ! Ah ! Ciel ! Mon père expire !

SCÈNE X

Portius, Lucius, Juba, Marcie, Lucie.

PORTIUS *(en pleurs)*

Ô Spectacle d'horreur ! Ah ! Marcie ! Nos craintes n'étaient que trop justes ! Hélas ! Nous n'avons plus de père ! Caton s'est jeté sur son épée.

LUCIUS

Ah ! Portius, épargnez-nous les horreurs de ce triste récit. Nous
ne devinons que trop le reste. 435

PORTIUS

Je l'ai relevé, et placé sur son siège, où blême, faible, et palpitant, il
est prêt à rendre le dernier soupir ; mais comme, avant que son
âme s'envole, il demande à voir ses amis, ses gens, pour obéir à ses
ordres, le portent en ces lieux, fondant en larmes.

SCÈNE XI

Portius, Lucius, Juba, Marcie, Lucie.

(Le théâtre s'ouvre, et découvre Caton, porté dans un Fauteuil.)

MARCIE *(en pleurs)*

Dieux ! Donnez-moi la force de soutenir la vue d'un objet plus ter-
rible que la mort même ! Aidez-moi à rendre les derniers devoirs à
un père !

JUBA

Voilà, César, le fruit de tes exploits ! Voilà à quoi se réduisent tes
triomphes !

LUCIUS

Hélas ! Rome n'est plus !

(Il meurt.)

CATON SUR LE DEVANT DU THÉÂTRE *(parlant à ceux qui le portent)*

Arrêtez. Portius, approche-toi de moi. Mes amis sont-ils embarqués ? Peut-on encore faire quelque chose pour leur service ? Que le peu de vie qui me reste, ne soit pas inutile. Ah ! Lucius, es-tu encore ici ? Tu as trop de générosité. Perpétuons, je t'en prie dans nos familles l'amitié qui est entre nous ; et rends Portius heureux en lui donnant ta fille Lucie. Hélas ! Il fond en larmes ! Marcie, ma fille. Ah ! Soutenez-moi. Marcie, Juba a de l'amour pour toi : lorsque la République était encore debout, un Sénateur de Rome eût dédaigné l'alliance d'un Roi ; mais les armes de César ont tout renversé, et tout confondu. Quiconque 440 est brave et vertueux, est Romain. Ah ! Je pâme ! Qu'il me tarde de me voir délivré d'un monde plein de vanité, et le séjour du crime et du repentir. Mais il me semble qu'un rayon de lumière vient éclairer mon âme dans son essor. Hélas ! Je crains de m'être trop précipité. Dieux immortels, scrutateurs du coeur de l'homme, qui en développez les replis les plus cachés, et qui examinez ses pensées les plus secrètes, si j'ai commis un crime, ne me l'imputez pas ! Le plus sage des humains est sujet à faillir ; mais votre bonté est infinie ! Et ... Ah !

LUCIUS

Ah ! La plus grande Âme qui ait jamais animé un Romain, vient de s'envoler ! Ah ! Caton ! Ah ! Cher ami ! Ta dernière Volonté sera religieusement exécutée. Mais portons ce corps majestueux et respectable au camp de César, et étalons-le à sa vue, afin qu'il nous serve comme de bouclier contre la fureur du Vainqueur. Caton, quoique mort, protégera encore ses amis. La fin tragique de ce grand homme montre aux Nations, quels sont les terribles effets des divisions domestiques. C'est le démon de la discorde qui déchire les entrailles de notre patrie : c'est lui qui porte partout

l'épouvante et l'effroi ; qui livre Rome en proie à Rome même ; qui enfante la fraude et la cruauté ; c'est lui, enfin, qui pour mettre le comble à ses fureurs, enlève Caton aux humains criminels, et indignes de sa présence.